



Note surréelle pour une exposition de **Pascal Grandmaison** Page E 3



Marco Beasley, «tombeur vocal» et réinventeur de traditions Page E 7

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 OCTOBRE 2013



PHOTOS ANNICK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dans ce huis clos, Luc Picard est Jason, le patron, courtier de haut vol. Sophie Desmarais incarne Cass, son bras droit, une analyste de première ligne.

Ascension et chute d'un roi de la finance



Marc Beaupré pousse **Sophie Desmarais** et **Luc Picard** dans les hautes sphères du courtage

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Le titre lui-même a des allures de prise de position: *Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël*. Créée au Centaur Theatre en mars 2011, la pièce du Canadien Michael Mackenzie — ici traduite par Alexis Martin — explore les arcanes de la haute finance. Et, en filigrane, son humanisation.

Dans ce huis clos haletant et mystérieux, Jason, le patron, courtier de haut vol incarné par Luc Picard, et Cass, son bras droit, une analyste de première ligne campée par Sophie Desmarais, semblent tout aussi préoccupés par la survie de l'entreprise que par le rapport ambigu qui les lie.

Après *Caligula remix* et *Dom Juan_uncensored*, Marc Beaupré continue ici de s'intéresser à la relation entre passion et pouvoir, intimité et

politique. «*Le cadre, c'est la crise économique de 2008, explique le metteur en scène. Des enjeux importants qui concernent le monde de la haute finance sont au cœur de la pièce, mais j'oserais dire que l'essentiel n'est pas là. Il y a autre chose en dessous, une vague plus intime qui pousse. Pour être honnête, c'est ce qui m'a vraiment happé dans ce face-à-face. C'est compliqué d'en parler sans en dire trop. J'ai l'impression de marcher sur des œufs. C'est un véritable thriller, avec des affaires qui sont cachées, des affaires surprenantes. À mes yeux, la pièce n'a de sens que dans ce qui sera révélé.*»

Les nouveaux rois

«*Cass est une surdouée des mathématiques, explique Sophie Desmarais. Mais elle a de graves déficits sociaux. Elle a de la difficulté à ressentir de l'empathie. Elle vit dans sa tête. C'est un personnage qui est très particulier, insaisissable, en quête d'humanité, vengeresse et séduisante. Au-*

trement dit, il s'agissait d'un vrai beau défi à côté duquel je ne pouvais tout simplement pas passer.»

La jeune comédienne avoue toutefois qu'elle a eu de la difficulté à pénétrer dans l'univers des finances. «*À la première lecture, je n'ai pas compris grand-chose, mais j'ai fait confiance à Marc. Disons que je ne me serais pas lancée avec n'importe qui dans une matière comme ça. Aujourd'hui, après avoir lu et relu la pièce, après qu'on se l'est expliquée, qu'on a fait des recherches, vu des films comme The Inside Job et Too Big to Fail, c'est pas mal plus clair pour nous et je sais que par conséquent ça le sera aussi pour le spectateur. Les courtiers de haute voltige, ce sont ni plus ni moins que les nouveaux rois. Dans leur ascension et leur chute, il y a quelque chose qui est de l'ordre de la tragédie grecque.*»

Trois unités

De retour sur scène cinq ans après la création de *Sacré Cœur* par le NTE, Luc Picard ré-

vèle avoir accepté de s'embarquer pour deux raisons. «*Tout d'abord, parce que j'aime beaucoup le ping-pong. L'idée que ce soit deux personnages qui s'échangent les répliques tout au long de la pièce, dans une unité de temps, de lieu et d'action, ça me plaît beaucoup. C'est très bien écrit, avec des phrases courtes, tronquées, une répartition qui fait penser à David Mamet. Sans parler des coups de fil qui entrecroisent le déroulement de l'action et jouent un rôle crucial. Jason est un lion. Un personnage pareil, avec de telles forces et de telles faiblesses, des contradictions immenses, qui subit des pressions pas possibles, c'est une matière passionnante pour un acteur.*»

L'autre raison pour laquelle le comédien a accepté de remonter sur scène, c'est le propos qui sous-tend la pièce. L'idée n'est pas de défendre un point de vue. Le texte de Mackenzie n'est pas un pamphlet ou un plaidoyer, plutôt

VOIR PAGE E 4 : FINANCE

CHIHULY
UN UNIVERS À COUPER LE SOUFFLE

Achetez vos billets sur acouperlesouffle.ca



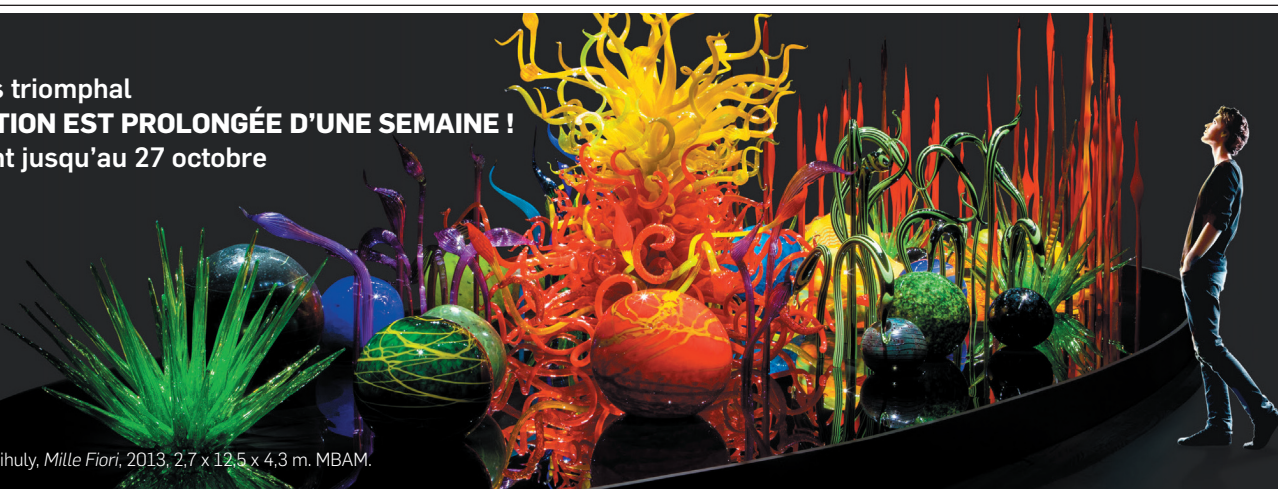
Bell

RICHTER



Un succès triomphal
L'EXPOSITION EST PROLONGÉE D'UNE SEMAINE !
Maintenant jusqu'au 27 octobre

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec Dale Chihuly. / Dale Chihuly, *Mille Fiori*, 2013, 2,7 x 12,5 x 4,3 m. MBAM.



CULTURE

Suite 1742



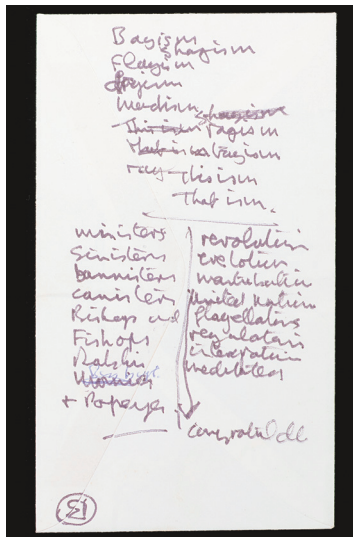
ODILE TREMBLAY

Mardi, je suis allée rencontrer un musicien : Marcus Cahill, une sorte de John Lennon. Combien de clones de l'ancien Beatle se produisent un peu partout dans le monde? je lui demande. Il répond : entre cinq et dix peut-être, sans compter ceux qui jouent en groupe Fab Four. Lui, il se produit tout seul.

Fascinant de rencontrer des gens transformés en leur idole. Ils ont abandonné leur ancienne peau, comme les serpents leurs anciennes enveloppes, nommées survivus.

Tant d'Elvis prouvent aux convertis que The King n'est pas mort — pattes d'éléphant, déhanchement coquin, œil de velours, et que je vous chante *Blue Moon*. Chanteur imitateur, c'est bel et bien un métier. On en convient, mais ça intrigue.

Le Britannique Marcus Cahill a les petites lunettes de grand-mère de Lennon, sans sa longue silhouette de prophète. « Je ne lui ressemble pas, mais mon registre vocal est à peu près le sien. » Et de m'entonner à la guitare *The Ballad*



of *John and Yoko*. Le musicien est sans doute voué à vie à incarner le chantre assassiné, en véhiculant son message pacifiste. Il se sent honoré d'être son ombre.

« *Yoko Ono me suit sur Facebook. Quant à Paul McCartney... Ce serait mon rêve de faire de la musique avec lui.* »

Marcus est un fan de toujours. Depuis 35 ans, il l'imité. Le musicien avait 15 ans quand il a enregistré un disque-hommage pour la première fois. Il a ses fans. Ou ses fans du fan, on ne sait plus.

Après 446 spectacles solos au Cavern Club de Liverpool, « *avantage que les Beatles* », il

est allé voir ailleurs si John y était, et depuis 2011 il se produit en tournée. Avec des musiciens québécois, son spectacle *Imagine* sera le 9 octobre au Granada de Sherbrooke, deux jours après au Rialto de Montréal, puis le 12 au Casino du Lac-Leamy de Gatineau. On verra bien.

Lieu-culte

Pour tout dire, l'endroit de notre rencontre m'intéressait tout particulièrement : la suite 1742 de l'hôtel Reine Elizabeth, lieu-culte du fameux « *Bed-in for Peace* » de John et Yoko du 26 mai au 2 juin 1969.

Pèlerinage obligé, soit, où je n'avais encore jamais mis les pieds. S'agit de vivre à Montréal... « *N'empêche que les fleurs et leur bed-in n'ont pas empêché les humains de s'entretuer sur la planète, que je soupire au musicien, notifiant in situ l'échec du message lennonien. Voyez les conflits! Les guerres!* »

« *Mais non, ce n'est pas un échec, clame l'imitateur. Ce message est porté, véhiculé à travers les années. Yoko a dit après coup: "Peut-être étions-nous naïfs..." Mais tous ceux qui venaient m'entendre à The Cavern cherchaient à garder ce vœu-là en vie: l'individu peut changer le monde. Suffit de vouloir.* »

C'est vrai, en plus.



SOURCES FAIRMONT LE REINE ELIZABETH

Le fameux « *Bed-in for Peace* » de John et Yoko, du 26 mai au 2 juin 1969, s'est déroulé dans la suite 1742 de l'hôtel Reine Elizabeth.

Pour Marcus, investir cette suite (on s'installe sur le lit, traditions obligent) relève de l'expérience spirituelle. « *Si la paix dans le monde n'est toujours pas une réalité lorsque nous mourrons, alors nous reviendrons... jusqu'à ce que ce le soit* », disait Lennon.

Ouille! Son spectre a de quoi rôder dans le coin. Je le cherche entre les photos du *bed-in* en question, qui tapisent la suite : elles ont été exécutées surtout par Gerry Deiter, que l'ancien Beatle avait chargé d'immortaliser l'événement. On voit le couple en blanc, alité pour l'amour et la fraternité jusqu'à l'éternité, semble-t-il. John, Yoko et sa fille à elle, Kyoko, qui fouinait partout. Retour aux amoureux rigolant avec Timothy Leary, répondant aux journalistes, aux fans, avec sur l'oreiller le *Tao Te King*. Livre de la voie et de la vertu de Lao Tseu bien en évidence, les yeux lourds de fatigue parfois derrière les bouquets de fleurs. Ils enregistrent la chanson *Give Peace a Chance* aussi, avec la clique autour qui joue les percussions en utilisant ce qui traînait, parfois des livres entrechoqués.

L'hôtel Reine Elizabeth n'en demandait pas tant.

Joanne Papineau est venu rejoindre le producteur Richard Beaucage et moi dans la suite. Elle est responsable des relations publiques au Reine Elizabeth, apporte un grand cahier d'entreprise, livre de sécurité de l'hôtel en 1969. Entièrement en anglais,

faut-il le préciser? manuscrit, tapées à la machine. L'ère pré-informatique tenait du *scrap book*.

Clin d'œil

On a regardé les comptes rendus des jours entourant le *bed-in* : les Jello deux couleurs commandés pour Kyoko, le registre des plaintes des clients. Certains réclamant haut et fort de jeter dehors pareils fauteurs de trouble. C'était conservateur, cet hôtel-là. Et des fans qui crient à la

On voit le couple en blanc, alité pour l'amour et la fraternité jusqu'à l'éternité

porte et débordent dans le corridor, ça fait du bruit, ça dérange les voisins, la musique aussi. Et les pétales de roses sur les fleurs du tapis, ça coince les aspirateurs.

« *En fait*, explique Joanne Papineau, *personne au Reine Elizabeth ne pensait vivre un événement historique. Ça choquait plus qu'autre chose. D'ailleurs, l'hôtel a mis des années avant de rendre hommage à ce bed-in là et à décorer la suite. Les administrateurs ont répondu à la demande des clients. Au cours des années 80, ils ont approché Yoko Ono pour pouvoir mettre des photos, des objets. On en rajoute toujours.* »

Faut pas croire que la suite était comme aujourd'hui. En fait, les stars amoureuses occupaient le 1738, le 1740, le

1742, le 1744. Il y aura d'autres réaménagements.

Des fans louent la suite avec engorgement au cours des périodes fastes : en mai, à l'anniversaire du *bed-in* (ça faisait 44 ans au printemps dernier), en octobre à celui de John Lennon (il aurait eu 73 ans mercredi prochain). Des visites sont autorisées quand la suite est vacante.

Ajoutez les gros événements : pour le 35^e anniversaire du *bed-in*, par ici un nouvel enregistrement de *Give Peace a Chance* avec des musiciens québécois.

Pour lancer l'expo sur les Beatles au musée de Pointe-à-Callières, la suite 1742 reprenait du service.

Joanne Papineau assure que l'hôtel refuse les demandes guidées par de mauvaises raisons : « *Une entreprise de fruits et légumes voulait y lancer sa campagne: "Give Peas A Chance!" On a dit non.* » Ah! Ah!

J'ai quitté cette suite-là, encombrée par son passé et par un message envoyé à tous les ciieux, en vain peut-être, lançant en pensée un clin d'œil à Claude Chamberlan et Dimitri Eipides du Festival du nouveau cinéma, qui étaient au *bed-in* pour la paix, dans un hôtel devenu autel pour pèlerins nostalgiques. Le Festival a gardé un peu de cet esprit-là. Les fantômes des rêveurs pacifistes sont partout, en fait. On les traquera au 42^e FNC dès mercredi.

otremblay@ledevoir.com

UNE PRÉSENTATION DE
LE THÉÂTRE DE L'
OP SIS

LA RESISTENZA

TEXTES ENRAGÉS

03 AU 19 OCT. 2013
CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS

RECHERCHE ET MONTAGE DES TEXTES
OLIVIER KEMEID

MISE EN SCÈNE
LUCE PELLETIER

AVEC
JEAN-FRANÇOIS CASABONNE
SHARON IBGUI
OLIVIER MORIN
MORENA PRATS
MONIQUE SPAZIANI
DAVID STRASBOURG

COLLABORATEURS
ROMAIN FABRE
MARYLINE GAGNON
CLAIRE L'HEUREUX
MATHIEU MARCIL
MARJOLAINE PROVENÇAL

Partenaire de production
Hydro Québec

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts Canada
Canada Council for the Arts

LA VEILLÉE présente

Partenaire de production
Hydro Québec

17 SEPTEMBRE >
11 OCTOBRE 2013

MISE EN SCÈNE
CARMEN JOLIN

AVEC
Nora Guerch
Frédéric Lavallée
Jean-François Blanchard
et Jean-Marc Dalphond

« Nora Guerch [...] une prestation physique sans fausse note... » Info-Culture
« Méphisto des temps modernes, interprété avec ce qu'il faut de suavité troublante par Frédéric Lavallée [...] Carmen Jolin a instillé dans sa mise en scène une dimension tragique... » Revue JEU
« Jean-François Blanchard se montre touchant dans le rôle du père » Mon Théâtre
« ...a thrilling eighty-minute glimpse into the reality of one of our world's deepest sores. » Bloody Underrated
« Guerch's Shelley was by far the standout performance. [...] captivating the audience with her raw performance. » The Charlebois Post

LA PREUVE ONTOLOGIQUE DE MON EXISTENCE DE JOYCE CAROL OATES

THÉÂTRE PROSPERO
1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
WWW.THEATREPROSPERO.COM
RESEAU ADMISSION 1.855.790.1245

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des Arts de Montréal
Télé-Québec
LE DEVOIR

LA LICORNE production LA MANUFACTURE

DU 1^{ER} OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE STEVE GAGNON
AVEC MARIE-JOSÉE BASTIEN,
MARIE SOLEIL DION,
RENAUD LACELLE-BOURDON,
GUILLAUME PERREAULT
ET CLAUDIANE RUELLAND

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE OLIVIER GAUDET-SAVARO
DÉCOR ET ACCESSOIRES MARIE-RENÉE BOURBET HARVEY
ÉCLAIRAGES CAROLINE ROSS
COSTUMES JENNIFER TREMBLAY
MUSIQUE ORIGINALE UBERKO

EN DESSOUS DE VOS CORPS
JE TROUVERAI CE QUI EST IMMENSE ET QUI NE S'ARRÊTE PAS

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des Arts de Montréal
Télé-Québec
LE DEVOIR

4559 PAPINEAU, MONTRÉAL / THEATRELALICORNE.COM / 514 523.2246

CULTURE › ARTS VISUELS

Note surréelle pour une exposition de taille

Pascal Grandmaison dans un grand solo à la galerie René Blouin

MARIE-ÈVE CHARRON

Avant de mettre les pieds dans l'atelier de l'artiste, il faut d'abord franchir un jardin en bataille, où des légumes se cachent encore. «*Ce n'est rien, il y en a un plus grand derrière*», lance Pascal Grandmaison. L'artiste avoue s'adonner au jardinage, une passion que confirme la visite de l'autre jardin en question, où le désherbage a été délaissé. Grandmaison, visiblement, a été retenu par autre chose.

Son été, il l'a passé dans la préparation de sa nouvelle exposition, qui ouvrira sous peu chez René Blouin, son galeriste depuis 2003. Il a conçu l'exposition sur mesure pour les espaces encore fraîchement inaugurés de la galerie dans le Vieux-Montréal qui compte désormais trois salles, et de bonnes superficies, qu'il sera le premier à occuper intégralement. «*Quand tu commences à faire des expositions avec plusieurs salles, tu veux retrouver ce plaisir-là, de créer des limites de sens par rapport aux espaces physiques. Cette galerie-là permet ça*», explique-t-il, un plan de la galerie sous les yeux.

L'ensemble, mûrement réfléchi, sera composé de vidéos, de sculptures et de photographies qui portent sur un imaginaire de la nature, marquée par les mythes et les croyances. L'amorce de l'exposition sera une vidéo, diffusée par un écran plasma industriel mince comme une planche, qui fera voir la lente progression d'une roche dont on ne sait trop si elle se fait tirer par la corde qui l'enserme où si elle résiste contre une force extérieure, judicieusement laissée hors champ. D'aucuns y reconnaîtront le mythe de Sisyphe, adapté de Camus, figure littéraire que l'artiste pourrait aussi évoquer dans une autre œuvre de l'exposition. Ça reste à voir.

Dans les bois

Ce détail, et d'autres encore, est toujours en suspens. «*J'aime ça, arriver avec de l'extra et voir sur place*». L'atelier, à quelques jours du montage, est parlant à cet égard, avec plus d'œuvres qu'il n'en faut et une sélection à finir. Ici, ce sont des photos réalisées au Mexique dans la grotte de Taxco, un lieu dénué de lumière naturelle. «*Ce qui m'intéresse, c'est de montrer comment l'éclairage artificiel transforme un lieu [...] c'est la mise en scène que les*



Pascal Grandmaison a passé l'été à préparer sa nouvelle exposition, qui ouvrira sous peu à la galerie René Blouin.

gens créent avec cette lumière-là [...] c'est quasiment l'idée du spectacle.»

Aux côtés des images de cette grotte — que l'artiste considère comme des sculptures, des readymade pour

ainsi dire — se trouvent là des sculptures de son cru, lui qui pratique cet art en de rares occasions depuis 2010. Les larges plaques de plâtre s'enlignent contre le mur, leur surface brute livrant une rencon-

tre du blanc et du bleu. «*C'est un paysage assez basique, avec le ciel bleu.*» Comme pour sa première incursion en sculpture — la série *Desperate Island* — la photo, sa technique de prédilection, ne demeure

jamais loin. Ces sculptures, faites de plâtre versé et figé, relèvent d'«*un procédé de captation. C'est comme la lumière sur un film. Je travaille la matière de la même façon que pour capter la lumière*». À la différence près que cette matière a demandé un temps long d'approvisionnement et d'expérimentations, fait de plusieurs tests en atelier selon une méthode toute nouvelle pour lui.

Un film couronnera la fin du parcours, *La main du rêve*, tourné avec une caméra captant 300 images par seconde, offrant des ralentis à la fluidité envoutante. Dans une sorte de vision extatique, le film révèle une forêt animée d'une présence magique qui se laisse apprécier par contemplation lente. Tournée dans les Laurentides, cette œuvre confirme un champ d'intérêt que l'artiste développe plus spécifiquement depuis quatre ans autour de lieux dont il fait l'analyse, laissant derrière lui les portraits qui ont lancé sa carrière, au début des années 2000.

Mais, remarque l'artiste, «*les lieux aussi, à la limite, peuvent être des portraits,*

parce que ce sont des lieux transformés par des humains». Il prend comme exemple des œuvres récentes où il a ausculté Coney Island (*Light my Fiction*) et l'île Sainte-Hélène (*Soleil différé*), des espaces autres où se condensent l'artificiel et le naturel, la fiction et le réel. L'actuel opus, de l'avis de l'artiste, gagne en surréel.

L'antre de l'atelier

Grandmaison va au-devant du monde avec ses caméras, mais c'est dans le giron de l'atelier que tout ça prend forme. Impossible de passer sous silence ce lieu, immense, jadis salle paroissiale de confession anglicane, que l'artiste Marie-Claire Blais, sa compagne, et lui ont converti en atelier, et en milieu de vie. Après neuf ans, l'espace est encore en chantier, divers projets d'aménagement étant encore en route, comme la construction de cabines pour travailler le son.

L'artiste s'est doté de l'espace et d'outils pour créer à souhait, suivant un désir d'autonomie qui remonte à loin. Il était encore aux études à l'UQAM quand il a «*ouvert un studio de photo avec des chambres noires grand format avec [l'artiste] Patrick Coutu*», se rappelle-t-il. Depuis, l'équipement s'est complexifié d'ordinateurs, d'imprimantes et de caméras de pointe, ou désuètes, dont certains modèles se retrouvent, montrés, dans les œuvres. L'espace, lui, permet de tester l'accrochage d'œuvres ou de se transformer en studio de tournage, même pour des à-côtés, tel le vidéoclip *Béatitude* de Daniel Bélanger.

«*Au cégep [Montmorency], dit Grandmaison sourire en coin, les premières œuvres que j'ai faites, c'était des plaques de plâtre.*» Alors qu'une impression de boucle s'instaure, le solo à venir est plutôt pour l'artiste un prétexte pour évoquer les projets futurs, qui émergeront quelque part entre une collection encore imaginaire de mains de plâtre, Terre des hommes et l'atelier.

Collaborateur
Le Devoir

LA LIMITE DE L'ÉCHO

Pascal Grandmaison
Galerie René Blouin
10, rue King, Montréal
Du 12 octobre au 23 novembre

D Voir : D'autres œuvres de Pascal Grandmaison et deux vidéos. ledevoir.com/culture/arts-visuels



Dans la mire du prix Sobey

Le gagnant du prix Sobey, pour lequel Pascal Grandmaison est finaliste avec quatre autres artistes, sera connu mercredi prochain. Le prestigieux prix pancanadien, réservé aux moins de 40 ans, sera remis pour une dixième fois par la Fondation Sobey, assorti d'une bourse de 50 000\$. L'artiste dit ne pas trop y penser, même s'il devra interrompre le montage de son exposition pour se rendre au Musée des beaux-arts de la Nouvelle-Écosse, à Halifax, où se tient l'exposition des finalistes et où la cérémonie aura lieu. À ses yeux, ce prix constituerait une célébration supplémentaire de son travail, lui qui a déjà une feuille de route substantielle, avec un important solo au Musée d'art contemporain de Montréal (2006), ainsi qu'au Casino du Luxembourg (2010), qui avait en plus fait l'objet d'une monographie de grande qualité et dont le travail est dûment représenté dans les collections muséales. À 38 ans, ce sont des honneurs qui arriveraient tout de même à point pour l'artiste.

SECOND REGARD, 2013. SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN.

<p>ESPACE GO</p> <p>VILLA DOLOROSA</p> <p>Transposition décapante des Trois sœurs. Spectacle dirigé intelligemment par Martin Faucher. Solide interprétation. Marie Labrecque, Le Devoir</p> <p>Comédie tout aussi truculente que cynique. Morceau théâtral mordant. Martin Faucher réussit à diriger brillamment les comédiens. David Lefebvre, montheatre.qc.ca</p> <p>La distribution est étincelante. Les comédiens insufflent à cette <i>Petite Vie</i> ce qu'il faut de gravité pour qu'on retourne à la maison en se posant des questions sur la fragilité de l'existence. Claude Deschênes, claudeschenes.ca</p> <p>Bravo à l'équipe de Villa Dolorosa à l'Espace Go et à Martin Faucher qui nous a fait découvrir le texte fou et féroce de Rebekka Kricheldorf. Nathalie Petrowski, La Presse (sur Twitter)</p> <p>Anne-Élisabeth Bossé est admirable. Le metteur en scène Martin Faucher a vraiment soigné sa direction d'acteurs. C'est une pièce qui vaut le déplacement. Francine Grimaldi, Samedi et rien d'autre, Radio-Canada</p> <p>Sublime maestria, pour le plus grand plaisir malsain des spectateurs. Un texte ressemblant à ceux que l'on retrouve dans la série télévisée <i>Girls</i>, avec tout son mordant. Hugo Prévost, pieuvre.ca</p> <p>Malgré le négativisme ancré dans chacun des personnages, Villa Dolorosa est une pièce littéralement hilarante. Tous les acteurs se démarquent bien dans leurs rôles, mais Anne-Élisabeth Bossé, dans sa démarche de femme blasée, est particulièrement savoureuse. Un excellent moment. À voir absolument. Amélie Lacroix M, Citeboomers.com</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>UNE VIE POUR DEUX</p> <p>De Martin Crimp Mise en scène de Denis Marleau + Stéphanie Jasmin</p> <p>Avec Sophie Cadieux + Alexis Martin + Evelyne Rompré</p> <p>Du 28 janvier au 22 février 2014</p> <p>Une coproduction ESPACE GO + UBU</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>LA VILLE</p> <p>De Guillaume Corbeil Mise en scène de Sophie Cadieux</p> <p>Avec Marie-France Lambert</p> <p>Du 11 au 22 mars 2014</p> <p>Une production d'ESPACE GO</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>TU IRAS LA CHERCHER</p> <p>D'après <i>Ulysse</i> de James Joyce Mise en scène de Brigitte Haentjens</p> <p>Avec Anne-Marie Cadieux</p> <p>Du 6 au 31 mai 2014</p> <p>Une coproduction ESPACE GO + Sibyllines</p>
---	--	--	--

LES CHAMPS PÉTROLIFÈRES
Théâtre PÂPCINQ VISAGES POUR
CAMILLE BRUNELLE - Théâtre PÂPTHE DRAGONFLY OF CHICOUTIMI
Théâtre PÂP + FTAL'ARCHITECTURE DE LA PAIX
Pigeons International +Teatro São LuizL'ABONNEMENT LE PLUS
FLEXIBLE EN VILLE!

ESPACEGO.COM

Conseil des arts
et des lettres
QuébecConseil des Arts
du CanadaCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉALHydro
Québectransat | PARTENAIRE
DE SAISON

CULTURE › DANSE

Et courent les sushis

Chris Haring et Stephanie Cumming rient de nous-mêmes et de notre manière de recevoir la culture japonaise, du feng shui au shiatsu en passant par le sushi...

FRÉDÉRIQUE DOYON

Running Sushi, littéralement «sushi qui court», renvoie au comptoir à sushis sur tapis roulant où le client choisit ses morceaux. La compagnie autrichienne Liquid Loft en fait un duo où le public choisit chaque soir l'ordre des scènes de la performance.

L'expression «*running sushi*», très en vogue en Europe à l'époque de la création de la pièce (2006) — comme le restaurant qu'il désigne —, n'a peut-être pas la même résonance au Québec. N'empêche que Montréal a aussi succombé à la mode des Sushi Shop... où l'on choisit ses makis, nigiris ou sashimis. À l'Usine C, cette semaine, ce choix aura un impact esthétique déterminant.

«*Ça donne une pièce complètement différente si c'est une scène agressive ou une scène d'amour qui conclut le spectacle*», avise le chorégraphe Chris Haring, qui forme le duo avec Stephanie Cumming, une Canadienne expatriée à Vienne qui a participé à la fondation de Liquid Loft avec le dramaturge Thomas Jelinek et le musicien Andreas Berger en 2005.

Au-delà de son côté ludique — la pièce s'annonce désopilante —, l'approche dépasse le seul jeu de format pour multiplier les perspectives sur le corps et la performance, cœur de la démarche de Liquid Loft.

«*Quand on joue avec le langage et la narration sur scène, la concentration s'éloigne du corps et du mouvement parce qu'on veut suivre l'histoire, on pense dramaturgie. En la coupant, ça s'approche plus de la pensée associative et ça fait en sorte qu'on regarde à nouveau le corps, la danse; on peut donc travailler de manière plus claire et plus simple.*»

Cette pensée associative est par ailleurs un trait dominant de notre époque dopée aux hyperliens qui nous font surfer et



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le chorégraphe Chris Haring: «On pense toujours en termes de plateformes et de dimensions avec le Web, mais à la fin, on ne fait que regarder un écran plat...»

«*Ça donne une pièce complètement différente si c'est une scène agressive ou une scène d'amour qui conclut le spectacle*»

Chris Haring, chorégraphe

dériver d'un sujet à l'autre sur le Web, note l'artiste. Fanatique de science-fiction et de littérature cyber-punk, Liquid Loft observe avec attention comment les nouvelles technologies façonnent nos rapports aux autres et à nous-mêmes.

Car c'est bien là que se joue la science-fiction de demain...

«*Finalement, on ne s'est pas tant éloigné du corps, on ne court pas comme des cyborgs avec plus de prothèses qu'avant, on va plutôt vers cet univers virtuel, les réseaux sociaux. On*

communique tout le temps à travers ces médias, on y laisse aussi nos émotions, notre présence, et nos corps s'y affichent beaucoup. Ça définit comment on se perçoit et on se présente maintenant.»

Distorsion acoustique

Pour Liquid Loft, on a toujours une expérience immédiate des choses, du réel.

Une vision qui s'incarne notamment dans la distorsion acoustique traversant la plupart des pièces de la compagnie. Dès qu'un nouveau collaborateur s'ajoute au noyau dur de l'équipe, celui-ci se «soumet» à l'enregistrement de sa propre voix, des opinions qu'il

exprime par rapport aux idées guidant des pièces en travail.

«*On les enregistre sur l'ordinateur, parfois on manipule la bande et leur relance. Ils doivent donc se doubler, danser dans leur propre son, rejouer leur propre voix à la manière d'un karaoke*», explique Haring. Fausse quête de vérité qui ne fait qu'accentuer le décalage avec le réel.

La scénographie en rajoute une couche en déployant un décor copié sur un studio de cinéma, «pour que le public ait l'impression de voir la fiction devenir la réalité», dit-il. Le découpage chorégraphique suit aussi une esthétique vidéographique, en jouant sur les avan-

cées rapides (*fast forward*), les retours en arrière, les pauses.

L'univers manga est évoqué notamment dans les effets visuels des éclairages qui misent sur les couleurs pour accuser les émotions.

La présence de Stephanie Cumming au sein de la compagnie n'est pas le seul lien qui unit Chris Haring au Canada. Le danseur a en effet déjà foulé la petite scène montréalaise de Tangente en 1998. Il revient à Montréal fort du Lion d'or de la meilleure performance qu'a remporté Liquid Loft avec *Running Sushi*, à la Biennale de Venise, en 2007. Leurs pièces mêlent danse, théâtre, arts visuels et pure théorie.

Super-Plat

La création de *Running Sushi* s'inspire d'ailleurs du Super-Plat de l'artiste japonais Takashi Murakami, qui se réclame d'un art intentionnellement superficiel et commercial. «*On pense toujours en termes de plateformes et de dimensions avec le Web, mais à la fin, on ne fait que regarder un écran plat...*», ironise Chris Haring.

Si la culture japonaise imprègne la pièce, elle en forme moins le cœur que le prétexte. «*Ce n'est ni une pièce japonaise ni une occasion de se moquer de cette culture. On rit plutôt de nous-mêmes, de notre manière de recevoir cette culture, du feng shui au shiatsu en passant par le sushi...*»

Qu'il s'agisse de design, de mode, d'art, de médias, de gastronomie ou de jeux vidéo, on ne retient que les éléments fragmentaires, sans tous leurs fondements, des cultures que la mondialisation nous donne pourtant l'impression de mieux connaître...

Alors, ce sera le tekka maki ou le California Roll...?

Le Devoir

Voix › Deux extraits de *Running Sushi*. ledevoir.com/culture/danse

ACHETEZ! MAINTENANT!
N'ATTENDEZ PAS!
ACHETEZ NOTRE CAMION!
OBTENEZ LE CRÉDIT POUR
VOTRE ACHAT!
MAIS ACHETEZ-LE,
LE CRISS DE CAMION!
POUR L'AMOUR DU CIEL,
ACHETEZ LE MAUDIT CAMION!

ON VA MÊME VOUS LE
DONNER S'IL FAUT,
À ZÉRO POUR CENT D'INTÉRÊT,
MAIS ACHETEZ-LE!
ACHETEZ LE CAMION,
POUR L'AMOUR DE DIEU,
ACHETEZ LE MAUDIT CAMION!

Instructions pour un éventuel
gouvernement socialiste qui
souhaiterait abolir la fête de Noël

Du 8 octobre au 2 novembre 2013
une création du Théâtre Aujourd'hui

Texte Michael Mackenzie
Mise en scène Marc Beaupré
Interprétation Sophie Desmarais et Luc Picard

Théâtre d'Aujourd'hui
514 282-3900
theatredaujourd'hui.qc.ca

BMO Groupe financier Bell Hydro Québec LE DEVOIR

FINANCE

SUITE DE LA PAGE E 1

un état des lieux... pour le moins alarmant. «*Un moment donné, explique Picard, mon personnage dit: "Tout le monde parle de produits dérivés, de CDO et de CDS; mais y'a personne qui les comprend réellement!" C'est tout à fait représentatif de la dynamique du spectacle. À cause de la mondialisation et d'Internet, la rapidité des transactions est aujourd'hui effarante. Le système financier, basé sur la spéculation, est devenu une grosse bête imprévisible, abstraite et déshumanisée. Une bête dont on a perdu le contrôle. On voit l'effet de ça dans nos vies. Dans les grandes surfaces, les commerces, partout. À mon avis, la pièce aborde tout ça, mais sans porter de jugement. C'est sa grande qualité. Au-delà du thriller, c'est une confrontation entre quelqu'un de purement humain et quelqu'un qui s'est éloigné de son humanité et de son éthique.*»



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Sophie Desmarais et Luc Picard en répétition.

Pas un bandit à cravate

«*Je sais que les gens vont venir voir le spectacle en ayant une idée de la haute finance, explique Marc Beaupré, qui signe une première mise en scène au Théâtre d'Aujourd'hui, qui plus est sur la grande scène. Le spectateur aura nécessairement une idée de la crise économique et du*

genre de gars qui en est responsable. Ce qu'on a tendance à penser, surtout avec la commission Charbonneau, c'est qu'il y a beaucoup de fraude ou de corruption. Bien sûr, le personnage que joue Luc représente un peu cet univers, mais ce n'est pas non plus un bandit à cravate. Pas un méchant archétypal.»

Sous l'assurance du courtier de haut vol, se cache aussi des problèmes, des zones d'ombre. Il vit la crise, lui aussi, poursuit Marc Beaupré. «*Ce n'est pas un gars qui a participé à la déréglementation. Il a fait les choses selon les règles de l'art. En fait, la pièce met un visage sur quelque chose qui est très abstrait, elle développe une superbe métaphore de notre vie en société en s'appuyant sur le destin d'un homme. Ce que Michael Mackenzie a fait, c'est énorme: c'est une véritable entreprise d'humanisation de la haute finance!*»

Collaborateur
Le Devoir

INSTRUCTIONS
POUR UN ÉVENTUEL
GOUVERNEMENT
SOCIALISTE QUI
SOUHAITERAIT ABOLIR
LA FÊTE DE NOËL

Texte: Michael Mackenzie.
Traduction: Alexis Martin.
Mise en scène: Marc Beaupré.
Au Théâtre d'Aujourd'hui du
8 octobre au 2 novembre 2013.

LA LICORNE
production SINGULIER PLURIEL
coffret HASARD LA MANUFACTURE

SOLEDAD AU HASARD

7 au 25 octobre
Lundi au jeudi 19h, vendredi 20h
Réservation: 514 523-2246

Texte et mise en scène de Julie Vincent
Avec Liliane Boucher et Julie Vincent

Photographie: François-Régis Fournier

CULTURE › MUSIQUE

Tensions, attention!

Né dans la douleur, le deuxième disque de Random Recipe étonne par son audace

PHILIPPE PAPINEAU

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. Voilà comment on pourrait résumer le récit croisé de Frannie, Fab, Vincent et Liu Kong, les quatre têtes du groupe Random Recipe, qui depuis de longues minutes racontent à quel point leur deuxième album, *Kill the Hook*, a été douloureux à produire. Des tensions, des prises de tête et une larme ou deux plus tard, les regards sont redevenus complices, et c'est avec le sourire aux lèvres que le groupe attaque les prochains mois.

S'ils se sont disputés autant qu'ils le disent, les quatre musiciens doivent être magnanimes au possible, car ça rigole sur la terrasse du café de Villeray où *Le Devoir* les a rencontrés. Les défauts sont devenus sujets de taquineries plutôt que de disputes. Mais en reculant quelques mois en arrière, c'est à une tout autre bande qu'on aurait parlé.

«A cause de la grande proximité qu'on avait ensemble pendant la tournée, on aurait eu besoin d'un break, et on l'a pas eu, explique Frannie, bavarde. On est rentrés directement dans la création, avec quatre membres beaucoup plus affirmés et des idées beaucoup plus ancrées. Disons que nos idées n'étaient pas nécessairement en accord les unes avec les autres!»

Rester en vie

Pour mieux comprendre, il faut reculer un peu. À la base, Random Recipe est né des deux filles du groupe, Frannie Holder et Fabrizia Di Fruscia, la première à la guitare et au chant, l'autre au rap et au beat-box. À force de s'amuser et d'improviser, des chansons sont nées, et le groupe a pris une forme plus sérieuse quand Vincent Legault et Liu Kong Ha sont venus les accompagner après coup. Leur premier disque, *Fold It! Mold It!* est né en 2010.

Jamais dans le passé les quatre n'avaient construit des pièces ensemble à partir de rien. Fab, la plus funky des quatre, compare la situation à celle d'un couple. «C'était une autre période de découverte, d'apprentissage. On pense qu'on se connaît, mais quand t'es dans un autobus ou quand t'es dans un studio à créer, c'est deux vives quand même très différentes. Est-ce qu'on s'assoit ensemble pour trouver une mé-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le dernier opus de Random Recipe a été douloureux à produire si on en croit les membres du groupe montréalais, mais cela est maintenant chose du passé.

lodie, un beat, ou on travaille chacun de notre côté? Ça été une aventure.»

D'autant que chaque musicien est arrivé avec sa petite idée fixe. Vincent venait de tomber sur un clavier Realistic, Fab sur un steel drum, etc. Rien pour faciliter le mélange. «Un moment donné, tu te demandes pourquoi tu le fais, avoue Frannie. Mais personne

de nous quatre n'a voulu arrêter. Même si on avait nos autres projets on the side [Frannie et Vincent sont dans le groupe Dear Criminals], on avait l'impression qu'il y avait quelque chose avec Random qui devait exister. On a réussi à le faire, on est restés en vie, et je pense qu'on est plus forts qu'avant parce qu'on est passés par-dessus.»

Et le résultat d'autant de stress est étonnant. Random Recipe a toujours le don de la ritournelle simple et du clin d'œil musical, mais *Kill the Hook* nous plonge dans un univers moins acoustique, où les claviers et la basse prennent une place de choix. Un peu comme le dernier Jimmy Hunt, c'est déstabilisant au premier test, mais plus on

creuse et plus on s'y sent à l'aise. Le steel drum donne une touche à la fois électro et caribéenne, et les claviers nous replongent dans les années 1990.

«La découverte des claviers a complètement changé l'affaire, explique Vincent, remplaçant sa casquette. Quand j'ai reçu le Realistic, donné par un ami qui l'avait trouvé dans les ordures, ça donné une autre tendance. Et on s'est laissé le droit d'utiliser les sonorités qu'on voulait, contrairement au premier disque. Sans engager un orchestre symphonique ou utiliser 18000 keyboards, mais quand même.»

De son époque, *Kill the Hook* emprunte quand même un peu partout. On entend certains sons de danse «à la Ace of Base», comme le dit Frannie, des claviers que ne renierait pas Kanye West, des

textures à la Danger Mouse et à la Beck... «L'idée, c'était d'essayer de transposer une mélodie, un arrangement, dans différents styles musicaux. On l'essaie-tu en hip-hop, en grunge? On se promenait à la limite du mauvais goût, en testant jusqu'où on pouvait pousser le mélange de deux genres qui n'ont rien à voir ensemble. Comme dans une toune qui s'appelle Dimple, y'a un bridge super 1990, à la Tame Impala, et le reste est très Janelle Monàe. Est-ce que ces deux-là ensemble vont donner le goût de vomir ou bien de se frotter les mains?» Nous, en tout cas, on opte pour les mains.

Le Devoir

D Écouter : La pièce *Big Girl* tirée de l'album *Kill the Hook*. ledevoir.com/culture/musique

Hyperactivité musicale

Comment se démarquer dans la mer de disques qui sont lancés chaque semaine? Random Recipe a dû se poser la question. «On est hyperactifs en musique, constate Frannie. Y'a beaucoup trop de choix, ce qui est une bonne chose à la base, mais ça fait que tu ne peux pas rentrer dans aucun mood profondément, comme quand on était jeunes. Pendant trois ans j'ai trippé sur du ska, pen-

dant cinq ans j'ai aimé le new swing. Là, il faut écouter quatre genres musicaux en même temps pour être à l'affût de tout ce qui se passe. Ça a une influence sur la façon dont on crée, parce qu'il faut se battre avec ça. T'as l'impression qu'il faut que tu crées «le» hook qui va se démarquer, sans trop tomber dans la pop et rester dans ce qui est indie, accepté pour un band émergent.»

ESPACE GO

Violette Chauveau, Prix de l'interprétation féminine de l'année 2012 - Montréal AQCT

Quel texte! Quelle mise en scène! Quels comédiens extraordinaires! Bravo! Un des grands moments de la saison. Merci.

Michel Bélaïr, *Le Devoir*

Violette Chauveau a une fougue, une rage, une justesse de jeu particulièrement émouvantes. [Son] monologue de la fin est à couper le souffle. Marc Cassivi, *La Presse*

Violette Chauveau et Jean-François Casabonne offrent une performance remarquable. La dernière scène est si troublante qu'il ne faut surtout pas en parler. Elle est à recevoir dans la classe. Louise Vigeant, *RevueJeu.org*

Époustouflante Violette Chauveau et solide Jean-François Casabonne. Une pièce forte et belle. Une grande réussite. David Lefebvre, *montheatre.qc.ca*

Encore bouleversé, secoué, par une vie pour deux. Texte, distribution, mise en scène admirables! Violette Chauveau est sublime, grandiose. Une rencontre au sommet entre une actrice et un personnage. À voir toutes affaires cessantes! Luc Boulanger, *La Presse* (sur Facebook)

Ne rater surtout pas Une vie pour deux! C'est bouleversant. Violette Chauveau est au sommet de son art. Christian Saint-Pierre, *RevueJeu* (sur Facebook)

UNE VIE POUR DEUX



du 22 octobre

au 02 novembre 2013

texte

evelyne de la chenelière

mise en scène

alice ronfard

avec

JEAN-FRANÇOIS CASABONNE
VIOLETTE CHAUCHEAU
EVELYNE DE LA CHENELIÈRE

UNE PRODUCTION ESPACE GO



CE CORPS QUI PARLE

8 au 26 octobre 2013

PRODUCTION LE THÉÂTRE DU MOUVEMENT, FRANCE
TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION: YVES MARC

ET EN LEVER DE RIDEAU
SPLENDEUR ET MISÈRE D'UNE COURTISANE
PRODUCTION OMNIBUS LE CORPS DU THÉÂTRE
MAÎTRISE D'ŒUVRE: JEAN ASSELIN
INTERPRÉTATION: SYLVIE CHARTRAND

OMNIBUS
le corps du théâtre
WWW.MIMEOMNIBUS.QC.CA

ESPACE LIBRE

Bell PARTENAIRE DU SPECTACLE

Québec

Conseil des Arts du Canada

Hydro-Québec

transat

PARTENAIRE DE SAISON

PHOTO: LÉA & ET. JACQUES
CRÉATION: COSETTE

Conseil des Arts du Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

1945, RUE FULLUM, MONTRÉAL

BILLETTERIE 514 521 4191

WWW.ESPACELIBRE.QC.CA

CULTURE › HUMOUR

L'inconfort et la différence

Plutôt que de s'asseoir sur ses acquis, l'humoriste et comédien français Gad Elmaleh choisit de se mettre en danger

FRANÇOIS LÈVESQUE

Allo New York, ici Montréal. On s'entretient avec Gad Elmaleh depuis sa chambre au X Hotel. De passage dans la Grosse Pomme, l'humoriste et comédien français, hyper-vedette dans l'Hexagone, y présente son nouveau spectacle *Sans tambour*, en français (si, si), tout en se produisant simultanément, en anglais cette fois, dans des clubs de comédie où on ne le connaît ni d'Ève ni d'Adam. Masochiste, Gad Elmaleh? Passionné, plutôt.

D'entrée de jeu, précisons que Gad Elmaleh est l'humoriste le plus populaire en France. En 2007, son « one man show » *Papa est en haut* écrit une page d'histoire alors que le spectacle est présenté à guichets fermés à l'Olympia de Paris pendant sept semaines consécutives: du jamais vu. Né à Casablanca, il habite au Québec pendant cinq ans, où il étudie au cégep Saint-Laurent et à l'Université de Montréal (en sciences politiques!). Il demeure l'un des rares Français capables de reproduire un accent québécois plus vrai que vrai. En 1992, il suit une formation de théâtre à Paris avant d'entamer une fructueuse carrière cinématographique en 1996 (*Salut cousin!*).

Bref, Gad Elmaleh pourrait très bien se contenter de produire un spectacle tous les quatre ans, ceux-ci entrecoupés de quelques films, et de compter ses sous. Nenni. La francophonie lui est acquise? Voyons voir si les Anglo-Saxons le trouveront drôle.

« J'étais sûr pour ce défi-là, confie la vedette des comédies à succès *La doublure* et *Hors de prix*. Me produire en anglais, une langue que je ne maîtrise pas encore, ça m'oblige à sortir de ma zone de confort. Il ne s'agit pas juste de traduire un bon numéro du français à l'anglais; ce n'est pas si simple. J'ai brisé la glace à Montréal à *Just for Laugh*. J'ai voulu traduire un numéro de façon littéraire. En français, il faisait quatre pages. En anglais, il en faisait une et demie. Les expressions sont plus carrées en anglais; il y a plus de raccourcis. La musique n'est pas la même. » De fait, un humour verbal comme le sien ne se sert pas de la même manière selon que l'on cause Molière ou Shakespeare, comme Gad



FRANCIS LE PRESTI AGENCE FRANCE-PRESSE

De l'aveu de Gad Elmaleh, le Québec, ça reste un peu chez lui.

« Jerry Seinfeld dit un truc que je trouve très juste. D'après lui, lorsqu'une personne est drôle, on le ressent, et ce, qu'on parle sa langue ou pas »

Elmaleh a l'occasion de s'en rendre compte aux États-Unis ces jours-ci.

Tout à prouver (à soi-même)

« Ce qui est formidable avec cette petite tournée américaine, c'est qu'il y a une équipe de documentaristes qui me suit, explique Gad Elmaleh. Rien ne leur échappe. Les silences d'un comedy club après une de mes routines; un type pas convaincu qui s'écrie: "Who's

that guy?" J'exagère à peine. Mais le plus beau, c'est que des stand-up américains légendaires comme Jerry Seinfeld et Woody Allen [qui a dirigé Gad Elmaleh dans *Midnight in Paris*] viennent me conseiller. »

Riche idée, certes, mais pourquoi, quand on est un roi de la comédie chez soi, risque de passer pour un bouffon autre part? « Peut-être que j'en ai toujours rêvé... Oui, c'est un vieux rêve, l'Amérique. L'art du stand-up là-bas, c'est sérieux, c'est mythique. Je viens de me produire dans de petits

clubs avec la menace de la lumière rouge qui vous force à quitter la scène si vous ne faites pas rire la salle. »

Gad Elmaleh évoque cette pression qu'il s'impose à lui-même comme une seconde naissance professionnelle, fébrile et passionné qu'il est, comme un débutant qui a tout à prouver, à se prouver. « Cette impression de repartir à zéro, c'est grisant », assure-t-il.

Je reviendrai à Montréal

Les thèmes ont été circonscrits, des dénominateurs communs ont été arrêtés: filiation, rapport au père, questionnements identitaires, etc. « Je m'amuse évidemment des différences entre la France et les États-Unis, par exemple quant à l'attitude des chauffeurs de taxi à New York et à Paris. » Improvisateur virtuose reconnu pour être capable de rebondir sur scène au quart de tour, Gad Elmaleh se permet-il la même latitude en anglais? « Non, ça demeure pour l'instant plus écrit en anglais, car je n'ai pas encore l'aisance que requiert l'improvisation. »

Il n'empêche que son humour, ancré dans la quotidienneté et l'universalité, constitue un bon candidat pour l'exportation. « Jerry Seinfeld dit un truc que je trouve très juste. D'après lui, lorsqu'une personne est drôle, on le ressent, et ce, qu'on parle sa langue ou pas. C'est une belle idée, non? » Après sa virée étasunienne, Gad Elmaleh se produira pour la première fois de sa carrière à Toronto, après quoi il sera de passage à Montréal à l'occasion de trois représentations au Théâtre Saint-Denis, du 10 au 12 octobre inclusivement. Dans quelle langue cela se passera-t-il?

« En français, c'est certain! Mais, et c'est certain ça aussi, je prendrai un bon dix minutes au début du spectacle pour raconter ce qui m'est arrivé au cours des dernières semaines. » Silence au bout du fil. Puis, un sourire dans la voix, soudain lointaine: « Je me revois, étudiant, assister aux spectacles d'humoristes québécois au Saint-Denis. On m'aurait dit que je foulerais ces planches-là un jour que je n'y aurais pas cru. » De l'aveu de Gad Elmaleh, le Québec, ça reste un peu chez lui. Aussi a-t-il hâte de raconter ses souvenirs de voyage à la famille. Information: <http://theatrestdenis.com/fr>

Le Devoir

JAZZ



JIMMY KATZ

Le saxophoniste Eric Alexander

Les maîtres de musique à l'Upstairs

L'automne amène un formidable carré d'as : Alexander, Mabern, Webber et Farnsworth

SERGE TRUFFAUT

C'est tout d'abord l'histoire du maître et de l'élève. Ensuite? C'est l'histoire de l'élève qui devient l'égal du maître. C'est également l'histoire du maître nouveau qui engage le maître ancien. C'est enfin, pour ne pas dire surtout, la plus belle affiche du jazz de l'automne. Celle qui annonce pour le 19 octobre le saxophoniste Eric Alexander, le maître nouveau, le pianiste Harold Mabern, l'ancien, le contrebassiste John Webber et le batteur Joe Farnsworth. Pour dire les choses tout simplement, on nous propose un carré d'as. Car...

Car ce groupe, ce quartet, est beaucoup, beaucoup plus important qu'il n'y paraît de prime abord. Oui, mille fois oui. Mais encore? Non seulement ces messieurs déclinent à l'aune de l'excellence les standards et les originaux, ils sont habités par la foi du charbonnier.

Mais encore (bis)? Ce quartet est la personnification, si l'on peut dire, du combat mené en son temps par Art Blakey, soit être les messagers du jazz version « bibeaupe » et non version italo-suédoise-BCBG-bien blanche. Faut dire et surtout préciser que Mabern, héritier de Phineas Newborn, fut un contemporain de Blakey. Il était l'un des leurs, un des messagers.

À ce titre, il est important de le souligner, il a joué avec Max Roach, Miles Davis, Donald Byrd, Elvin Jones, George Coleman, Sarah Vaughan, Sonny Rollins, Archie Shepp et bien d'autres, avant de se consacrer à l'enseignement. Et c'est comme ça comme ainsi qu'il a donné de la baguette sur les doigts de l'élève Alexander. Autrement dit, si ce dernier évolue avec une aisance saisissante dans les arcanes du blues et du swing, c'est grâce au maître de musique H. Mabern né le 20 mars 1936 à Memphis, Tennessee.

Inversement comme à l'envers, c'est grâce à Alexander si

Mabern a repris du service. Grâce au cadet si l'ainé fréquent de nouveau les scènes du monde et en particulier les londoniennes et les parisiennes. On le répète, ils défendent une certaine idée du jazz. Un jazz fait de blues, de swing, de balancements, de mises en relief pesantes, dans le sens noble du terme, des notes.

De tout cela, leurs albums publiés par l'étiquette High Note sont les illustrations tout éloquentes. Chacun de leurs disques est un écho des grands rendez-vous sonores mis en boîte par les quartets qui étaient sous contrat avec Blue Note, Riverside, Prestige et autres Pablo.

En un mot comme en mille. Alexander, Mabern et leurs complices forcent, dans le sens tout aussi noble du terme, notre attention. Autrement dit, ils sont la contradiction de la musique d'ambiance. Car le jeu d'ensemble combine la sensibilité sans mièvrerie, la conviction, la franchise, le sens du temps long... Bref, ce qu'ils font relève du grand art.

P.S. : très sérieusement, si cela vous dit, on vous conseille de réserver au plus tôt. Tél. : 514 931-6808.

Le dernier *Jazz Magazine* propose une nouvelle formule sans l'expliquer, à moins que cela nous ait échappé. Toujours est-il qu'après avoir intégré le mensuel *Jazzman*, voilà que les éditeurs ont décidé de puiser dans leurs archives.

Au ras des pâquerettes comme du bitume, cela donne ceci: le numéro 100 publié en 1963 est greffé à celui du présent mois. Au programme: entrevues avec Art Blakey, Shelly Manne, Ray Charles... Passionnant!

Le Devoir

Écouter · La pièce *Blues for Phineas* de l'album *Revival of the Fittest*. ledevoir.com/culture/musique

PHENOMENA
MONTREAL
DU 18 AU 25 OCTOBRE 2013
ÉVÉNEMENTS INTRIGANTS ET POÉTIQUES

Théâtre d'ombres et marionnette contemporaine
à La Sala Rossa
10\$/12\$

19 et 20 octobre à 19h et 21h
LE CIRQUE ORPHELIN / LES SAGES FOUS

21 octobre à 20h
THE MORE OF EVERYTHING REVIVAL HOUR
suivi de
TOUT INCLUS SUR LA PLANÈTE ROUGE

www.festivalphenomena.com
Info: 514 495-1515

Benoît Lachambre
Montréal Danse **PRISMES**
16, 17, 18 octobre 20 h
19 octobre 16 h

CHORÉGRAPHE Benoît Lachambre
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE Kathy Casey
INTERPRÈTES Elinor Fueter, Annik Hamel
Rachel Harris, Sylvain Lafortune
Manuel Roque, Peter Trostmer
MUSIQUE Laurent Maslé
ECLAIRAGES Lucie Bazzo

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

AGORA DE LA DANSE

ELINOR FUETER / PHOTO ALEJANDRO DE LEÓN

USINE C

ACCLAMÉE DE PAR LE MONDE ET RÉCIPiendaIRE D'UN LION D'OR À LA BIENNALE DE VENISE.

RUNNING SUSHI

CHRIS HARING / LIQUID LOFT [AUTRICHE]

08-09-10 OCTOBRE austrian cultural forum™

1345, AV. LALONDE, MONTRÉAL | 514 521-4493 | ADMISSION.COM | USINE-C.COM

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Marco Beasley, réinventeur de traditions

Entretien avec un « tombeur vocal » italien à l'expertise unique

CHRISTOPHE HUSS

Marco Beasley, 56 ans, chanteur et musicologue, est un charmeur vocal. Lorsqu'il aborde la tarentelle *La carpinese*, il nous attire dans un monde fascinant. Cette force d'évocation n'a pas échappé aux cinéastes français. En 2011, le réalisateur Philippe Claudel en faisait un thème de son film *Tous les soleils*, avec Clotilde Courreau. Même air lorsque Catherine Frot rend visite à son père, funambule, en haut d'un chapiteau, dans *Associés contre le crime* de Pascal Thomas (2012). La voix de Marco Beasley épouse le vertige, accompagne la nostalgie d'un temps révolu.

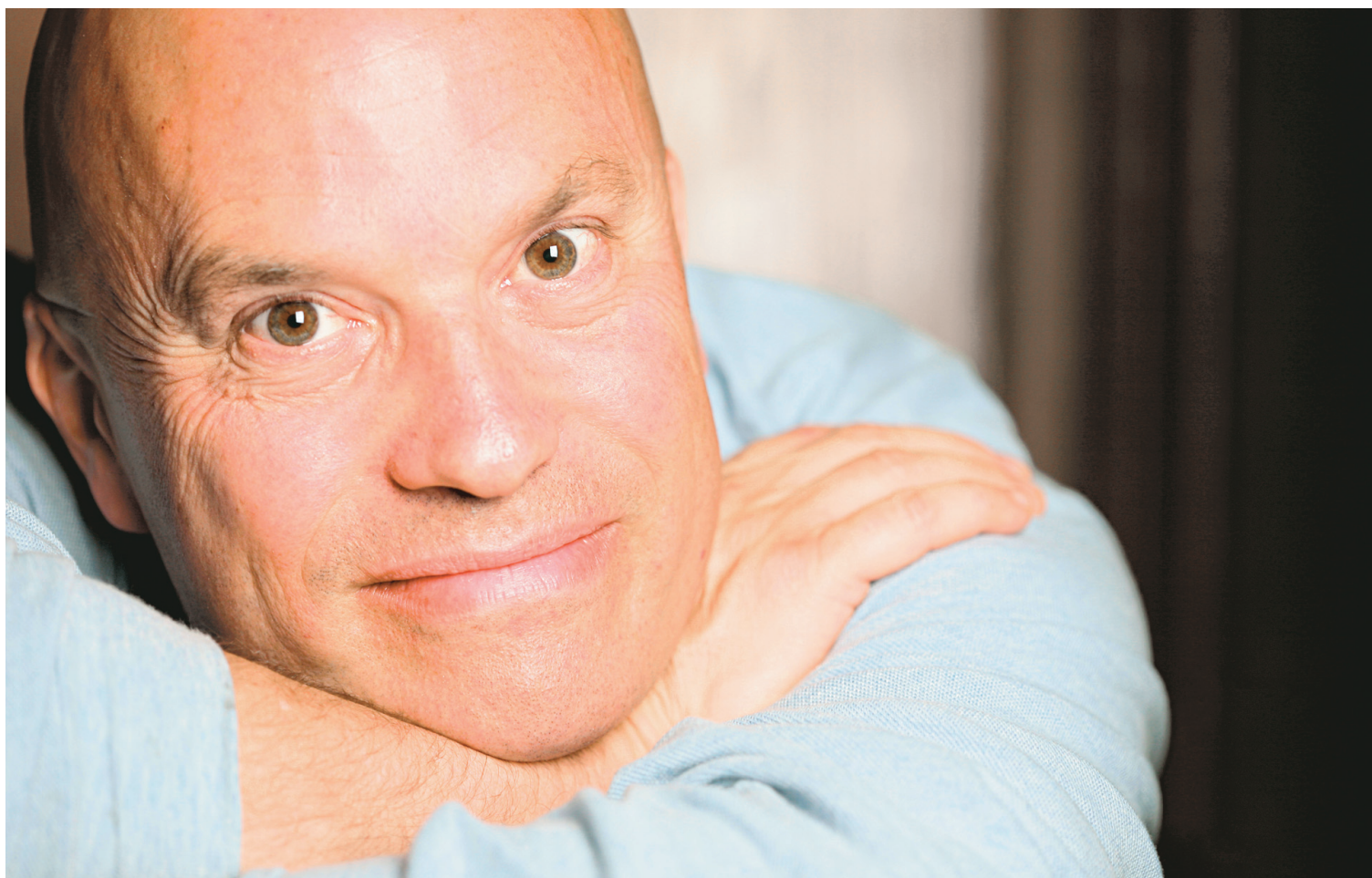
Cette *Carpinese*, on espère bien l'entendre, mercredi, lors du programme *Tarantella del piacere* présenté à Montréal. La salle Bourgie accueillera en effet mercredi et jeudi, pour leur première visite au Canada, Marco Beasley, Guido Morini et leur ensemble Accordone. *Le Devoir*, qui vous prêche des événements musicaux de l'automne montréalais, s'est entretenu avec le ténor Marco Beasley.

Parcours atypique

Retour en arrière. Le disque éponyme, paru en 2002, déjà cité ici comme l'un des dix meilleurs de sa décennie, a été enregistré avec Christina Pluhar. C'est ce CD, paru chez Alpha, qui avait révélé Marco Beasley, érudit des musiques italiennes et « tombeur vocal ». Pour ce projet, Beasley avait été invité par Pluhar, qui avait auparavant travaillé avec l'Accordone, à contribuer au lancement de son nouvel ensemble, L'Arpeggiata. Opération réussie, ô combien!

Depuis, Marco Beasley a réintégré Accordone, fondé en 1984 par lui-même, le claveciniste et organiste Guido Morino et le luthiste Stefano Rocco. Il s'en explique au *Devoir*: « En 2004, j'ai abandonné L'Arpeggiata, car mon cheminement était avec Accordone. L'ensemble est moins fameux, mais c'est ma maison, c'est là où je me reconnais artistiquement. »

Le parcours de Marco Beasley est pour le moins atypique pour un chanteur italien: « J'ai étudié la musicologie à Bologne et j'ai commencé à pratiquer le chant grégorien, qui m'a fasciné. Je n'ai jamais imaginé devenir chanteur professionnel. Ce sont des amis qui m'ont



BARBARA LETTANY

La voix de Marco Beasley épouse le vertige, accompagne la nostalgie d'un temps révolu.

poussé à sortir du chœur de l'université...

Plus étrange encore, dans un pays où, comme il le résume, « on commence ses études par Mozart pour finir à Puccini », ses intérêts musicaux se portaient vers la Renaissance et les débuts du baroque italien. « Je me suis rendu compte que ma voix et ma manière de chanter

« La musique savante est une musique écrite qui se différencie de la musique de tradition orale »

se mariaient bien à l'esthétique de ce répertoire. J'ai aussi la chance que la couleur de ma voix soit bien adaptée aux instruments de cette musique: luth, théorbe, clavecin. »

L'unicité de Marco Beasley s'explique par le fait que ceux qui exploraient ce répertoire avec autant d'érudition sur les traditions napolitaines du XV^e au XVII^e siècle sont plutôt rares. « Je me sens un peu seul dans mon pays! », résume-t-il.

Populaire et savant

À Montréal, Beasley et Accordone présenteront deux programmes différents et complémentaires: *Tarantella del piacere* mercredi et *Frot-*

tole jeudi. Musique du Sud, musiques du Nord... Même si la tarentelle en appelle immédiatement à l'imaginaire, il ne faut pas négliger la soirée de *Frottole*, compositions poétiques très en vogue dans les cours de la Lombardie autour de 1500.

Dans tout le répertoire dé fendu par Beasley et Morini, on sent une interpénétration entre musiques savantes et poétiques. C'est à la fois juste et voulu, nous dit le chanteur. « La musique savante

est une musique écrite qui se différencie de la musique de tradition orale. À l'époque de la Renaissance et aux premiers temps du baroque précoce, la musique savante était pour les cours alors que la musique traditionnelle était celle du peuple. L'aristocratie ne se mélangeait pas au peuple. Par contre, le compositeur, par excellence, était entre les deux. Il travaillait pour la noblesse mais observait ce qui se passe dans la vie réelle. » Cette interpénétration des univers est très notable. « Dans certaines frottole, nous reconnaissons des sources traditionnelles au sein de compositions savantes à quatre voix, consignées dans onze volumes

de l'éditeur Petrucci à Venise. Dans des mélodies pour voix et luth publiées par l'éditeur Franciscus Bossiniensis apparaissent maintes citations de la tradition orale du nord de l'Italie. En ce qui concerne la Villanella napolitaine, nombre d'œuvres écrites d'Adriaan Wilaert reprennent des formes idiomatiques locales et du dialecte napolitain. »

Beasley et Morini transposent cette tradition à notre

époque: « Lorsque nous présentons les tarentelles, ce ne sont pas des originaux. Car la tarentelle était jadis une musique rituelle. Nous devons adapter la musique à notre public en relation avec le texte, qui est souvent de la poésie de haute inspiration. Il y a des formules, des modulations traditionnelles, que nous pouvons faire coller au texte, comme des ingrédients d'une recette que vous adaptez en fonction

L'essentiel de Marco Beasley

Avec L'Arpeggiata
La tarantella (Alpha)
Landi: Homo fugit velut umbra... (Alpha)

Avec Accordone
Frottole (Cyprès)
Fra Diavolo (Arcana)
Storie di Napoli (Alpha)

de vos convives et de l'humour. » L'interprète devient alors un « médiateur », cherchant la « plus grande proximité avec l'original mais en étant éloquent pour un public d'aujourd'hui ».

Le raisonnement est même poussé plus loin puisque l'approche englobe la création d'un nouveau répertoire: « Je suis Napolitain par ma mère. Le langage, la connaissance de la psychologie des gens et de la nature de la vie m'ont amené, depuis 2000, à écrire des textes. Avec Guido Morini, nous créons notre propre musique, composée par Guido dans la lignée des musiques de la tradition. »

Ces précieux artistes sont très attendus, car leur expertise est unique.

Le Devoir

En concert à la salle Bourgie, à 19h30. Mercredi 9 octobre: *Tarentelles*. Jeudi 10: *Frottole*.

D Écouter et voir: La tarentelle *La carpinese* façon Marco Beasley. ledevoir.com/culture/musique

L'OFF JAZZ¹⁴
www.loffjazz.com
3/12 Oct. 2013
MONTRÉAL

CHRISTINE JENSEN JAZZ ORCHESTRA - ALEC WALKINGTON'S CONTRABAND
MARIANNE TRUDEL + MORGAN MOORE + PHILIPPE MELANSON
MARIANNE TRUDEL + WILLIAM PARKER + HAMID DRAKE
TRIO DEROME GUILBEAULT TANGUAY - CÉDRIC DIND-LAVOIE QUARTET
CHET DOXAS QUARTET - TILTING - JANIS STEPRANS QUARTET - JEFF JOHNSTON TRIO
MEND HAM - BENJAMIN DESCHAMPS QUARTET - LANCEMENT 3 SAX EXPRESSION
ENSEMBLE RÉMI-JEAN LEBLANC - ISIS GIRALDO POETRY PROJECT
LISANNE TREMBLAY 4TET - QUARTETSKI DOES STRAVINSKY - THE YOUJSH
CRAIG PEDERSEN QUARTET - MARCIN GARBULINSKI QUINTET - NORDEST TRIO
LITANIA PROJEKT - JOEL KERR QUARTET - RENÉE YOXON & MARK FERGUSON
JOHN RONEY & JAZZLAB ORCHESTRA + MARK FELDMAN

30^e SAISON À QUÉBEC

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

SAISON 2013-2014

Une étoile du Metropolitan Opera de New York.
Une vedette du *Ring* de Robert Lepage.
Une voix digne des légendes de l'opéra.
Une toute première rencontre avec Bernard Labadie et Les Violons du Roy.

LA VOIX GRANDIOSE DE
STEPHANIE BLYTHE

Judi 10 octobre à 20h Palais Montcalm
Samedi 12 octobre à 19h30 Maison symphonique de Montréal

Bernard Labadie, chef / Stephanie Blythe, mezzo-soprano

AU PROGRAMME
HAYDN *Arianna* à Naxos HANDEL Trois airs extraits de *Giulio Cesare*
BACH Suite pour orchestre n° 4 TELEMANN Suite pour orchestre en do majeur

ABONNEZ-VOUS! 20% DE RÉDUCTION

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

Hydro Québec La Capitale LE DEVOIR

PALAIS M()NTCALM
maison de la musique
418 641-6040 / 1 877 641-6040

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

VIOLONSDUROY.COM

CULTURE › MÉDIAS

Du bon usage des médias

Simon Tremblay-Pepin, sévère critique de l'univers médiatique et... blogueur du *Journal de Montréal*STÉPHANE
BAILLARGEON

La bonne vieille dialectique apprend à penser l'unité des contraires. Il en faut un peu pour comprendre ce que Simon Tremblay-Pepin va faire comme nouveau blogueur au *Journal de Montréal* (JdeM).

Ce ne sont pas tant ses idées franchement de gauche qui détonnent là. Surtout maintenant que le JdeM, amélioré depuis cette semaine, ne comprend pas moins de 35 nouveaux commentateurs, dont quelques autres de la même large famille de pensée dite progressiste.

La nouvelle recrue, avec aussi Martine Desjardins, Laure Waridel et Hugo Latulipe, rejoint une trentaine de blogueurs et chroniqueurs déjà bien établis dans ce média pour composer une fresque idéologique d'une grande et riche diversité. Le JdeM diffuse Léo-Paul Lauzon, mais aussi Jacques Brassard, Réjean Parent et Nathalie Elgrably-Lévy. Qui dit mieux dans le grand écart?

Ce qui étonne donc, c'est plutôt de voir M. Tremblay-Pepin commenter lui-même l'actualité après avoir dit dans son récent essai *Illusions* (Lux) tout le mal qu'il pense de l'emportement médiatique dans le commentaire. « On peut remarquer [...] la place prise par les chroniqueurs en tout genre, écrit-il. Billets d'humeur et chroniques dans les médias écrits, commentaires aux accents très personnels dans les médias électroniques : l'information cède le pas à l'opinion. »

Plus loin, dans ce « petit manuel pour une critique des médias » (selon le sous-titre), le chercheur de l'Institut de recherche et d'information socio-économique (IRIS), *think tank* progressiste fondé en 2000 (*irisq.ca*), explique encore que Québecor et Gesca sont liés, par leurs dirigeants, à la classe dominante. Il ajoute que, dans une perspective marxiste à la Gramsci, la majorité des journalistes contemporains deviennent des « intellectuels organiques » de cette classe.

Bref, que va-t-il faire lui-même dans cette galère? Et de quoi ou de qui sera-t-il l'intellectuel organique?

« Je deviens un paragon du commentaire! répond-il en riant. Je pense faire œuvre utile en disant ce que je dis dans les médias, en relayant une autre pensée que celle de la classe dominante. Je commence à bloguer au *Journal de Montréal* pour continuer le travail que je réalise déjà au sein de l'IRIS. Je veux parler au plus de monde et à des gens qui ne nous entendent pas d'habitude. Le lectorat du JdeM, il est évident qu'il n'a pas accès à ce qu'on dit habituellement, alors peut-être qu'il entendra un autre son de cloche. »

Du marketing

Simon Tremblay-Pepin pousse l'honnêteté intellectuelle jusqu'à une étonnante lucidité par rapport au jeu qu'il joue ou qu'on lui fait jouer, à lui comme aux autres gauchistes de service, dans ce contexte médiatique. « Il y a une stratégie de marketing derrière ça, dit-il, une stratégie relativement claire pour diversifier l'offre. Le *Journal* se cantonnait dans une certaine posture idéolo-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Simon Tremblay-Pepin est chercheur à l'Institut de recherche et d'information socio-économique.

gique, ce n'est pas très audacieux de l'affirmer. Et là, on essaie de diversifier. On verra ce que ça donnera en matière de succès. Je ne suis pas sûr que ça va donner plus de lectorat; ça va peut-être permettre de le diversifier par contre. Mais de toute évidence, c'est mû d'abord et avant tout par une stratégie de marketing. »

Il parle aussi des forces sociales agissantes derrière ses propres idées et d'un cycle sectoriel capable de s'ajuster. Les idées de gauche reprennent de la vigueur depuis un certain temps et les médias en certain compte. La toute première vidéo en ligne postée

par le directeur des communications de l'IRIS portait sur une nouvelle étude de son institut montrant que le 1% des Québécois ayant les plus hauts revenus s'enrichit et paye moins d'impôt depuis 30 ans. Des propos clairs et nets, une démonstration convaincante: Simon Tremblay-Pepin y fait preuve de la même étonnante capacité de synthèse qui caractérise *Illusions*.

Écouter pour voir

Un exemple? Le livre note que presque partout les médias relaient les opinions par paires franchement opposées. Le matin, ICI Radio-Canada

Première ou le 98,5 FM proposent des duos bien campés. Il y a bien toujours deux côtés à une médaille, non?

« Cette application mécanique d'une parité artificielle du pour et du contre [...] transforme tout débat en une opposition manichéenne entre deux points, qui appelle à tout bout de champ les citoyens à faire un choix déchirant, réplique l'analyse. Plus encore, en choisissant de mettre l'accent sur la controverse plutôt que le contenu des arguments, on conduit facilement le public à se faire une opinion en fonction de la personnalité des intervenants plutôt que de ce qu'ils défendent. Le manichéisme de

cette présentation a aussi le désavantage de faire de chaque débat un affrontement plutôt que de le présenter comme un dialogue possible. »

L'essai oscille entre ce genre de descriptions fines de certaines pratiques journalistiques et les plus hautes perspectives critiques sur l'univers médiatique. Les deux premiers chapitres parlent de l'idéal du journalisme en démocratie et des problèmes déontologiques de cette mécanique à nouvelles (la normalisation du discours, la concentration de la presse, etc.). Les quatre sections suivantes résument des théories critiques des médias proposées par Chomsky, Bourdieu, Gramsci et Freitag, avec le tour de force de les rendre tout à la fois intelligibles et non exclusives.

« Je m'adresse aux étudiants de cégep ou en première année de bac à qui l'on sert souvent des critiques simplistes des médias, explique le vulgarisateur. Je veux piquer leur curiosité. Il y a aussi en filigrane un dialogue avec les militants et les militants progressistes qui répètent qu'il ne faut pas fréquenter les médias traditionnels trop près du pouvoir. Je suis assez en désaccord avec le radicalisme antimédia, que je trouve parfois outrageusement simpliste. »

La synthèse éclairante est née de conférences prononcées devant des groupes de pression, mais aussi d'une pratique intime du travail des communications. Avant ses études doctorales en sciences politiques à l'Université York, à Toronto, Simon Tremblay-Pepin a étudié en journalisme et travaillé comme consultant en relations publiques, notamment pour Québec solidaire. On voit le jeune *spin doctor* en action militante dans le film *A contre-courant* de Lisa Sfriso. « On ne se refait pas, dit-il. J'ai été formé en journalisme au cégep. J'ai passé ma vie à écrire des communiqués de presse. »

Et maintenant des chroniques au *Journal de Montréal*. Toujours aussi franc, le jeune intellectuel recommande de s'abonner à cette source et à bien d'autres. Il cite pêle-mêle *The Economist*, *Le Devoir* (« avec ses défauts »), *Le Monde*, ICI Radio-Canada Première. « Je m'abreuve de des sources assez main stream en les complétant par des sources indépendantes. » Une autre manière d'allier les contraires...

Le Devoir

Hydro
Québec
présentePro
Musica

Série Pierre-Rolland - Maison Symphonique - 20 H

Jean-Guihen
Queyras

Violoncelle

Programme :
Cassado, Bach, Kodaly

Lundi, 14 octobre 2013

Alexandre
Melnikov

Piano

Programme :
Schubert, Brahms, Chostakovitch

Mardi, 22 octobre 2013

Forfait spécial! 2 concerts 1 seul prix : 100 \$

La musique dans toute son intimité
www.promusica.qc.calaplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112EN
SPECTACLE10 et 11 OCTOBRE
17, 18 ET 19 OCTOBRE
LE PETIT OUTREMONT, MONTRÉALTHÉÂTRE
OUTREMONT
T. 514 495 9944
WWW.ADMISSION.COM30 octobre
Spectacle bénéfique au Gesù,
Montréal9 novembre
Église St-Andrews, Montréal16 novembre
Théâtre du Grand-Sault,
Ville Lasalle22 novembre
Le Moulinet, Terrebonne7 décembre
Concert Harmonie des Cascades,
Palais Montcalm, Québec14 décembre
Concert de Noël,
Église de Racine15 décembre
Concert de Noël,
Église de l'Ange Gardien31 janvier 2014
Le Vieux Clocher, Magog8 février 2014
Salle Léo-Paul Therrien,
Drummondville

soleil ardent
CLAIRE PELLETIER

MISE EN SCÈNE
MICHEL FAUBERT

ALBUM
EN MAGASIN

www.clairepelletier.com

Musique
de Chambre
Allegra
Music33^{ème} saisonpiano
Dorothy Fieldman Fraiberg
clarinette
Simon Aldrich
violin
Alexander Lozowski
alto
Pierre Tourville
violoncelle
Sheila HanniganOeuvres de Brahms, Piazzolla, Vaughan
Williams & Fauréjeudi 10 octobre, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.allegrachambermusic.com

Des rouages bien lubrifiés

« Entre les épaves des institutions politiques et les statues élevées aux futurs technocrates en tout genre se dresse alors la

figure d'une société politiquement immature, puisque la fonction de chacun de ses membres est précisément de l'oublier.

Les individus sont enfermés dans une sphère privée à laquelle l'espace public, devenu terreau publicitaire, ne cesse de renvoyer en créant ici des

besoins, là des désirs. Quant aux intellectuels devenus spécialistes, on les confine à un problème solving qui, faute de nous permettre de mieux comprendre la société, ne peut, par le fait même, participer à sa remise en question ou sa transformation. Les médias agissent alors en répartiteurs de cette immaturité politique, s'assurant que les rouages de la société sont bien lubrifiés et que tout le monde connaît bien sa place et y reste. »

Simon Tremblay-Pepin, *Illusions. Petit manuel pour une critique des médias*, Lux éditeur, 146 pages.

Salle
Bourgie 2013/2014

La Fondation Arte Musica présente

Accordone

MERCREDI 9 OCTOBRE \ 19 h 30
TARANTELLA DEL PIACEREMarco Beasley, ténor
Guido Morini, chef
Musique traditionnelle populaire de l'Italie du Sud

JEUDI 10 OCTOBRE \ 19 h 30

FROTTOLE

Marco Beasley, ténor
Guido Morini, chef
Magnifiques chansons italiennes de la RenaissancePREMIÈRE FOIS
AU CANADA!Dans le cadre de l'exposition *Splendore a Venezia*

sallebourgjie.ca \ 514-285-2000, option 4

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

Trio Fibonacci

Mardi 8 octobre 2013 à 19 h 30

À la Chapelle historique du Bon-Pasteur

Saint-Saëns : La Belle Époque

Œuvres de Fauré, Saint-Saëns, Chausson, Lili Boulanger et Lalo

BILLETTS: 20\$ / 15\$ / 10\$

Informations: 514 664-3852
www.triofibonacci.com

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL FONDATION SOCAN Conseil des arts et des lettres Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

CULTURE DE VISU

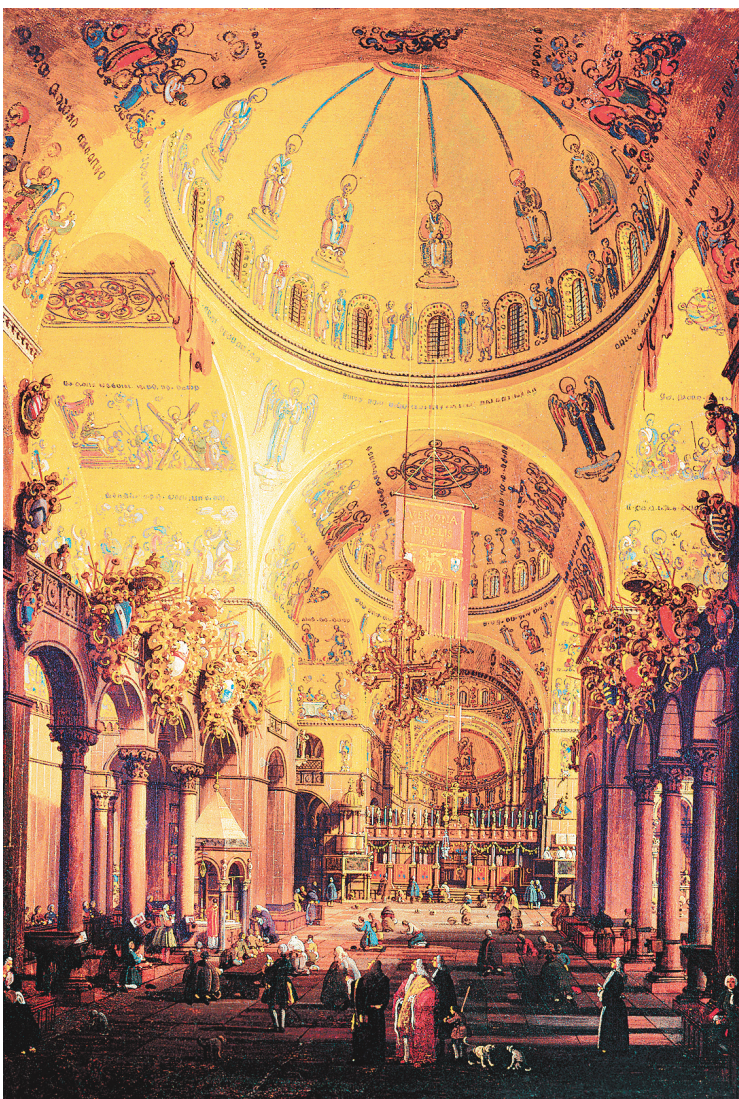
Voir Venise... et sourire

Art et musique célèbrent la Cité des Doges

Venise, ville mythique, se dévoile la semaine prochaine dans toute sa splendeur au Musée des beaux-arts de Montréal. Puissance maritime déchuë, Venise s'est tournée vers les arts pour rebâtir son prestige aux yeux du monde. Présentés en symbiose, l'art et la musique vénitiens s'allient pour raconter cet âge d'or où, pendant trois siècles, musiciens et peintres ont fait de la Cité des Doges l'un des creusets créatifs de l'Occident. Suivez-nous sur les traces de Vivaldi, de Canaletto, du Titien et de Farinelli, au gré d'une balade immersive à travers la cité lagunaire, grande boucle qui mènera jusqu'au musée où, 500 ans plus tard, 120 tableaux, manuscrits et instruments de musique de la Renaissance, soutenus par un parcours audio touffu, font revivre cette heure où l'art et la musique faisait vibrer Venise. Tout au cours de l'automne, l'exposition s'accompagne d'une programmation musicale hors du commun à la salle Pierre-Bourgie, de projections de films et d'événements spéciaux.

TEXTES: ISABELLE PARÉ

Piazza San Marco Débarcadère à la Cité des Doges, qu'annonce au loin le vertigineux campanile de San Marco. L'exposition nous transporte au XV^e siècle, époque où la cité ducale proclame sa magnificence à coups de cérémonies fastueuses et de processions. Aujourd'hui, jour de l'Ascension, un bateau de parade orné d'or mènera le doge au large pour sceller le mariage du maître de Venise avec la mer, comme cela se fait depuis 1177. Lanternes dorées et habits princiers exposent la splendeur de cette ère riche, marquée par les fanfares de cuivres et de cornets à bouquins. Des chefs-d'œuvre du Titien et de Canaletto immortalisent ces scènes de grande pompe. Les Vénitiens, portés par les chants polyphoniques de Gabrieli et de Monteverdi composés à la gloire de la basilique San Marco, se passionnent déjà pour la musique. Cette effervescence musicale est multipliée par l'invention du premier procédé d'impression des partitions musicales, qui propulse la diffusion de la musique vénitienne à travers l'Europe.



MBAM, BRIAN MERRETT
Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto, *Intérieur de Saint-Marc, Venise*, vers 1760, MBAM. Legs Adaline Van Horne.



Giandomenico Tiepolo, *Le menuet*, 1756, Barcelone, Museu Nacional d'Art de Catalunya.

CALVERAS/MÉRIDA/SAGRISTA



DULWICH PICTURE GALLERY
Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto, *Le retour du Bucentaure au Môle le jour de l'Ascension*, 1760, Dulwich Picture Gallery.

Orphelins virtuoses Au tournant de 1700, les orphelinats consacrent la vitalité musicale de Venise. Quatre *ospedali*, financés par de riches confréries, sont transformés en autant d'académies musicales où les orphelins peaufinent la maîtrise de leurs instruments pour le plaisir des mécènes. C'est là qu'apparaît Antonio Vivaldi, figure iconique de la musique vénitienne, qui invente le concerto pour violon et insuffle à la musique un lyrisme jamais atteint. Derrière les claustras, reproduites dans la salle du musée, les jeunes filles chantent les airs de musique sacrée composés par celui qu'on surnomme le prêtre roux. Au son de *L'inverno* (1725), on peut poser les yeux sur la partition originale du fameux concerto du violoniste virtuose.



SCALA/ART RESOURCE, NY
Marietta Comin, dite la Tintoretta, *Autoportrait au madrigal*, vers 1580.

Concert privé au palais Pisani Prenons une pause au palais Pisani, où de riches marchands, devenus mécènes de la Sérénissime, commandent à Adriaan Willaert, maître de chapelle de San Marco, ou à Claudio Merulo des œuvres transcendantes. Luth et viole de gambe résonnent entre les murs des palais vénitiens. Une époque qui inspirera au Titien son chef-d'œuvre *Le concert interrompu*, prêt du Palazzo Pitti de Florence, à Véronèse *Les noces de Cana* et à la peintre et musicienne Tintoretta *L'autoportrait au madrigal*. En ces jours bénis, peintres composent et musiciens peignent, comme le Tintoret et Bassano. Venise vit au rythme des harmonies musicales qui, à l'aube de la Renaissance, symbolisent pour la classe instruite l'harmonie, l'ouverture aux humanités et l'élévation intellectuelle. Les premières sonates, célébration ultime de la ligne instrumentale, fascinent les peintres qui croquent les virtuoses et leurs instruments. *Le concertino*, de Pietro Longhi, une toile venue directement de la Galleria dell'Academia, nous téléporte dans cet univers des concerts privés.

Le pont des soupirs

Même le long des canaux et sur les places publiques, la musique envahit la Cité des Doges. Les chansons d'amour populaires entonnées par les gondoliers séduisent les foules. Les carnets de ces hymnes à l'amour sont publiés dans des carnets très convoités. Comme la *Canzonetta da battello*, un manuscrit de 1740, dont on peut voir un exemplaire dans une salle du musée. Venise vit au rythme de son carnaval, qui assoit sa réputation de ville festive. En passant sous le pont des soupirs, on entend les murmures des courtisanes qui foisonnent dans cette cité de tous les plaisirs. Sous les masques, les Casanova ou autres artistes attirés par la joie de vivre de la Sérénissime. Tiepolo immortalise cet engouement des Vénitiens pour la fête dans *Le menuet*.

Vaporetto et opéras Après un saut en vaporetto, arrêtons-nous à côté du pont Rialto au Teatro di San Cassiano. Alors que la ville a déjà des allures de théâtre à ciel ouvert, des artistes de Venise décident de consacrer l'alliance ultime des arts de la scène en ouvrant le premier théâtre d'opéra public. Jusque-là réservé aux gens de la cour, l'opéra connaît à Venise un essor inouï. Chaque quartier compte sa maison d'opéra. Une dizaine au total, où les Vivaldi, Handel et Monteverdi se bousculent pour y présenter leurs œuvres. Les peintres, dont Giambattista Tiepolo, campent sur la toile ces scènes mythiques qui nourrissent les œuvres opératiques. Le nouveau divertissement donne naissance à toute une classe de vedettes, croquées jusqu'à plus soif par les ancêtres des paparazzis. Ce dernier arrêt dans les rues de Venise nous permet de jeter un oeil sur les caricatures du castrat Farinelli, idole des cours européennes, de Caffariello, de Campion et de la Faustina. Venise exercera une fascination sur la gente artistique, servant de muse aux peintres William Turner et De Chirico, inspirant la plume des Shakespeare, Lord Byron, Musset, George Sand, Proust, Balzac, et consorts.

D Écouter Des extraits sonores pour chacune des stations visitées.
Voit Une sélection d'œuvres tirées de l'exposition *Splendor a Venezia*.
ledevoir.com/culture/arts-visuels

SPLENDORE A VENEZIA: ART ET MUSIQUE DE LA RENAISSANCE AU BAROQUE DANS LA SÉRÉNISIME
Au Musée des beaux-arts de Montréal. Du 12 octobre 2013 au 13 janvier 2014.

VERNISSAGE
JOSEPH-RICHARD VEILLEUX
Du 6 au 27 octobre

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

ÉLIANE SAHEURS
INSIDE OUT
du 3 au 27 octobre

Galerie Jean-Claude Bergeron

150 St-Patrick Ottawa ON
Tél. 613. 562-7836

info@galeriejeanclaudebergeron.ca
www.galeriejeanclaudebergeron.ca

Inclusions II, 2012, techniques mixtes sur toile, 76 x 76 cm

GALERIE
BERNARD

RICHARD CLOUTIER
STRUCTURES NARRATIVES

Exposition du 10 oct. au 16 nov. 2013
Vernissage le 9 octobre de 17h à 20h
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca

16 novembre à Québec
LA COLLECTION WILLIAM S. PALEY
Un rendez-vous coloré avec l'art de
Gauguin, Degas, Matisse, Cézanne...
Quelques places disponibles

En préparation pour mars 2014
PHILADELPHIE et NEW YORK

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

CULTURE › CINÉMA

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

Des perles et des coups de poing

Du 9 au 20 octobre, le 42^e Festival du nouveau cinéma prend d'assaut Montréal. Le Devoir a déjà vu plusieurs films qui y seront projetés. Petit parcours d'avant la randonnée...

ODILE TREMBLAY

De la poésie noire en ouverture: *Triptyque* de Robert Lepage et Pedro Pires. Le film est adapté de la pièce *Lipsync* de Lepage. L'homme de théâtre avait juré de ne plus faire de cinéma, mais il a réalisé celui-ci à quatre mains avec Pires (derrière l'acclamé court métrage *Danse macabre*), au cours de leurs temps libres, sans pressions indues, avec les interprètes de la pièce. Dans cette fresque en trois villes et trois figures entrecroisées, celle d'une librairie schizophrène de Québec (Lise Castonguay), d'un chirurgien du cerveau animal en quête de sens (Hans Piesbergen), d'une chanteuse qui perd la voix après une opération au cerveau (Frédérique Bédard), la chimie est inégale. Si le film paraît souvent cérébral, malgré la magie des images, Lise Castonguay fait souffler une noire poésie sur son personnage, aux confins de la folie et de la création.

Une rencontre improbable en ouverture de la section Focus: l'élégant *Diego Star* de Frédéric Pelletier, production franco-québécoise. Une belle histoire traitée subtilement. Ça se déroule à Lévis alors qu'un mécanicien africain



SÉVILLE

Triptyque réalisé par Robert Lepage et Pedro Pires.

(Issaka Sawadogo) du cargo *Diego Star* est hébergé contre argent sonnante par une mère célibataire (Chloé Bourgeois) quand le rafiot est mis en cale sèche pour examen. De beaux personnages, un dévouement sans cliché, des portraits de vies difficiles qui se croisent et se manquent dans les glaces de l'hiver, un refus des conventions scénaristiques. Le film est une des belles découvertes de l'automne.

Un ovni coup-de-poing: *L'inconnu du lac* du Français Alain Guiraudie, œuvre d'une originalité profonde sur l'attrait du danger, s'offre des éclairages naturels, aux nuits sombres. La forêt abrite le loup; le lac, un monstre, à travers ce thriller érotique homosexuel. La répétition de scènes, telles des chapitres d'un livre de contes — l'arrivée à la plage, l'entrée au bois, les étreintes dans les fourrés, un détective aux abois — impose l'inquiétude. Les éléments s'imbriquent pour faire d'une histoire d'attirance gaie, qui flirte avec le X, un polar angoissant à vous glacer les sangs.

Une œuvre tout en tension: *Tom à la ferme* de Xavier Dolan (prix de la Fipresci à Venise), d'après la pièce de Michel Marc Bouchard, n'est pas l'œuvre la plus ambitieuse du cinéaste de *Laurence Anyways*, mais certainement sa mieux maîtrisée. Avec un rythme, un montage fluide, ce thriller psychologique dans lequel le cinéaste défend le rôle-titre impressionne par ses qualités stylistiques et sa tension soutenue.

Un film mésestimé: prix de la mise en scène à Cannes, *Héli* du Mexicain Amat Escalante, sur lequel bien des festivaliers avaient levé injustement le nez. Sur des cadrages de vérité sans concession, l'implacable démonstration de l'horreur et de la vengeance d'un homme qui apprend à relever la tête devant l'adversité se révèle frontale et puissante.

Un chant d'amour à Rome: *La Grande Bellezza* de l'Italien Paolo Sorrentino (derrière *Il Divo*), certes très fellinien, mais d'un baroque éblouissant dans lequel son acteur fétiche, Toni Servillo, incarne un écrivain raté et un maître de fêtes pas raté du tout.

Une fine fresque hyperréaliste: Caméra d'or à Cannes: *Ilo Ilo* d'Anthony Chen (Singapour), salade de saison sur fond de crise économique à Singapour. Sur le thème «papa, maman, la bonne et moi», le film aborde les problèmes des trois membres de la famille, où la domestique philippine voit tout et se fait aimer du jeune garçon, incompris par ses parents. Une fresque fine, qui révèle des réalités sociales et économiques sans avoir l'air d'y toucher, dans une veine hyperréaliste.

Une œuvre-choc: *Mouton*, Léopard d'or du meilleur premier long métrage à Locarno, de Marianne Pistone et Gilles Deroo, œuvre désarmante et flirtant avec le documentaire. Dans un bled de Bretagne, un ado surnommé Mouton (David Merabet), pas trop finaud, qui vient d'échapper à une mère paumée, se trouve un emploi de commis dans un resto, des amis et même une jolie copine. Mais, commenté par une voix hors champ apparemment descendue du ciel, un drame survient lors d'une fête et un abruti lui coupe le bras à la tronçonneuse. Mouton amputé part vivre ailleurs, et la vie continue, mais ces têtes d'ahuris de l'entourage (dont deux jumeaux identiques) qui semblent émerger de l'univers du cinéaste Bruno Dumont nous hantent longtemps, comme le sourire de l'agneau sacrificiel.

La gare, lieu de passage comme carrefour du monde: tel est le sujet traité par la Française Claire Simon dans *Gare centrale*. Là aussi, le film flirte avec le documentaire: les ados qui traînent, les flics qui flairent, les petits trafiquants qui rôdent, etc., mais des destins se croisent, un homme cherche sa fille, une femme en-



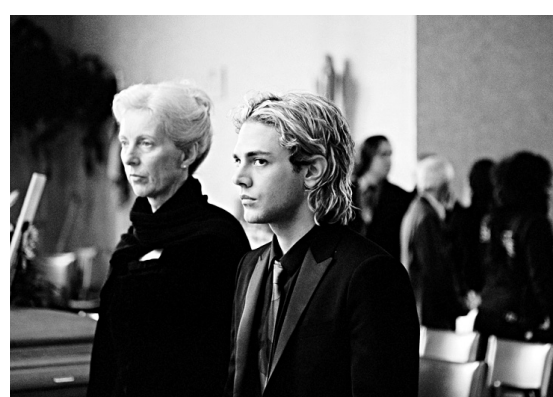
K-FILMS AMÉRIQUE

Une scène du film *Héli*, d'Amat Escalante

tre trois villes (la Montréalaise Monia Chokri) se perd, un amour imprévu se forme entre une femme en chimiothérapie (Nicole Garcia) et un homme d'origine maghrébine (Reda Kateb) qui enquête sur cette gare société des nations. L'aspect documentaire prime l'intérêt de la fiction, mais le portrait d'ensemble de cette faune en éternel mouvement fascine.

Une satire sanglante et vengeresse: *Au nom du fils* du Belge Vincent Lannoo (coscénarisé avec Philippe Falardeau) raconte l'histoire d'une mère bigote et blessée qui lutte contre l'hypocrisie de l'Église pédophile. Le film est porté par le visage glacial et mystérieux d'Astrid Whettnall, en punaise de sacrifiée qui se fait justicière. Il y a du *Kill Bill* de Tarantino là-dessous. *Au nom du fils* ne fait pas dans la dentelle, ni ne se pique de crédibilité. Ses ruptures de ton déconcertent. Par-delà son second degré potache, le film veut choquer à tout prix et ne se conclut guère, mais avec ses bons interprètes, il pousse à fond sa charge.

Le Devoir



CLARA PALARDY

Agathe (Lise Roy) et Tom (Xavier Dolan) aux funérailles de l'amant de ce dernier.

Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

Stefan Miljevic, Louis Champagne et Gabriel Sabourin racontent l'amitié et les mensonges au masculin dans *Amsterdam*

ODILE TREMBLAY

Au départ, il y a une histoire d'amis de gars: Stefan Miljevic, Louis Champagne et Gabriel Sabourin, qui voulaient écrire un scénario ensemble sur les hommes, l'amitié et la spirale des mensonges.

«C'était une proposition ambitieuse, évoque le cinéaste Stefan Miljevic: sur deux saisons, automne et hiver, très froid, à travers deux continents.»

Il dit adorer Amsterdam, qu'il considère comme l'une des plus belles et des plus accueillantes villes d'Europe avec ses canaux, ses musées, la largeur d'esprit de ses habitants. Alors, il s'est offert la traite du double cadre d'action ici et là-bas.

Amsterdam raconte donc une histoire de gars. Nos trois compères, dans la trentaine, vivent chacun en couple à la campagne, mais sous couvert de leur partie de chasse annuelle, le trio part faire la noce à Amsterdam: les filles, la dope. Tout va bien jusqu'au moment où le plus aventureux du groupe, Sam (Robin Au-

bert), refuse de retourner avec les autres au pays. Jeff (Gabriel Sabourin) et Marc (Louis Champagne) maillent l'affaire en disparition de leur copain dans le bois, et des battues s'organisent. Mais rien ne se déroule comme prévu et les trois compagnes (Fanny Mallette, Marie-Chantal Perron et Suzanne Clément) s'inquiètent. Le diable est aux vaches et des squelettes enfouis sortent des placards.

«Qu'est-ce qu'on se dit? Qu'est-ce qu'on ne se dit pas, entre amis?» demande Stefan Miljevic. *Le silence est aussi évocateur que la parole. Les mensonges, la jalousie, les rivalités font partie de l'amitié.»*

«Ce que j'aime dans ce film, c'est le fil. On sort les informations au compte-gouttes», déclare Suzanne Clément, qui incarne l'épouse du disparu.

On devait à Miljevic des courts métrages, dont l'acclamé *Mammouth*, mais *Amsterdam* est son premier long métrage de fiction. Louis Champagne, derrière la pièce *L'homme des cavernes* (qu'il

rescénarise pour le grand écran) et acteur bien connu (*Frisson des collines*, *Hairspray*, etc.), lui a prêté main-forte. Également le scénariste et comédien Gabriel Sabourin, fils de Marcel, qu'on a vu autant au théâtre (*Monsieur Bovary*) qu'au petit écran (*Au nom de la loi*, etc.) et au cinéma (*Les doigts croches* de Ken Scott).

Entre leurs engagements respectifs, ils ont construit l'argument de départ, avant d'écrire des dialogues, chacun corrigeant l'autre et se renvoyant la balle. Huit ans de gestation pour ce film.

«On était trois gars, trois amis qui se connaissent depuis longtemps. Nous nous intéressons surtout aux limites de l'amitié», explique Gabriel Sabourin. *Comme aussi au cercle du mensonge. Tu racontes des bobards en pensant que tout va s'arranger, et ça ne s'arrange pas, justement. J'avoue que le tournage fut aussi l'occasion d'être avec mes amis à Amsterdam. Mon frère Jérôme est directeur photo. Et puis, c'était*



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Stefan Miljevic (derrière) dirige Robin Aubert, Gabriel Sabourin et Louis Champagne dans son premier film, *Amsterdam*.

passionnant de rencontrer l'équipe hollandaise. Ils travaillent comme nous, avec d'autres codes.»

Cherchez l'homme

Plusieurs films depuis quelques années se penchent sur la psyché masculine. Alors

qu'au Québec les cinéastes hommes ont souvent dans le passé mis en scène des femmes: Gilles Carle, Francis Mankiewicz, plusieurs films d'Arcand, etc., désormais la tendance est plutôt à l'auto-analyse.

«Les gars se cherchent», admet Gabriel Sabourin. *Mais on s'est*

inscrit involontairement dans une vague, à travers ce film sur l'amitié masculine. Mon père [Gabriel Sabourin] me racontait que, quand Jean Beaudin a fait avec lui J. A. Martin, photographe, au milieu des années 70, ils s'étaient juste demandé ce qui se passerait si les femmes, au lieu de rester à la maison, les accompagnaient. Alors, ils ont imaginé une histoire comme ça, faisant sans le savoir un film féministe. Amsterdam aussi est le fruit d'un hasard, mais peut-être d'un questionnement masculin plus général aussi.»

Pour le producteur Antonello Cozzallino, la mise en abyme du mensonge est un thème universel, comme l'amitié qui surnage au-delà de tout. «Le film parle également de l'orgueil masculin.»

Bien des femmes résoudraient sans doute les conflits d'une autre façon que ces personnages, et Miljevic estime que le film ouvre ainsi la porte à toutes les discussions.

Le Devoir

En octobre, il fait encore bon sortir.

Cinéma

> 7 octobre à 19 h 30

VOLCANO

de Rúnar Rúnarsson (Islande, 2011)
Louve d'or au FNC 2011
Précédé de *Whale Valley*
de Guðmundur Arnar Guðmundsson
6,25\$ (taxes et frais inclus)

> 12 et 19 octobre à 16 h

SLEEPLESS NIGHTS STORIES

de Jonas Mekas (États-Unis, 2011)
avec Marina Abramovic, Björk, Louis Garrel
Version originale anglaise
GRATUIT

> 25 octobre à 19 h 30

En première canadienne

SILENT ONES

de Ricky Rijnke (Pays-Bas, Hongrie, 2012)
Version originale hongroise, sous-titrée en anglais
Une occasion unique de le voir à Montréal

> 29 octobre à 19 h 30

En avant-première

DALLAS BUYERS CLUB

de Jean-Marc Vallée (États-Unis, 2013)
avec Matthew McConaughey, Jennifer Garner, Jared Leto
Version originale anglaise, sous-titrée en français
Le dernier film de Jean-Marc Vallée, encensé au TIFF
Une collaboration de Remstar et du Centre Phi

Spectacles

> 11 octobre à 21 h

PIERRE KWENDERS African Dream

Invité: Nom de Plume
11,25\$ (taxes et frais inclus)
Dans le cadre de la série dIFa@Phi

> 24 octobre à 20 h

BETTY BONIFASSI

Chants d'esclaves, chants d'espoir
Première partie: Dear Criminals
20\$ (taxes et frais inclus)

Expositions

> Du 11 au 26 octobre

JONAS MEKAS

L'éloge de l'ordinaire
Commissaire invitée: Anna Kerekes
Une présentation du Centre Phi, de DHC/ART et du Festival du Nouveau Cinéma
GRATUIT

Conférences

> 8 octobre à 19 h

MOBILITÉS ET ÉCHANGES

Ici et ailleurs. De nouvelles régions du monde...
Avec Steve Bates, Dominique Fontaine et Romeo Gongora
GRATUIT

> 16 octobre à 19 h

DISSECTIONS: CORY ARCANGEL

Discussion autour de l'œuvre de Cory Arcangel, avec Erandy Vergera, Artie Vierkant, Jon Rafman.
GRATUIT
Une présentation de DHC/ART et du Centre Phi

À venir

> Du 1^{er} au 30 novembre

RAD HOURANI SOUS TOUTES SES

COUTURES 5 ans de création unisexe
Boutique, exposition, spectacles et autres surprises

Tous les films sont à 11,25\$ (taxes et frais inclus), sauf indication contraire.

Programmation sujette à changement sans préavis. Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Centre Phi—407, rue Saint-Pierre (angle Saint-Paul),
Vieux-Montréal—centre-phi.com

CINÉMA

Le cinéma devant soi

Les chicanes en arrière-plan, Abdellatif Kechiche et ses actrices reviennent sur le meilleur de *La vie d'Adèle*

ANDRÉ LAVOIE

Les polémiques sont nombreuses autour de *La vie d'Adèle*: deux actrices principales face à un cinéaste jugé « tyrannique », des techniciens qualifiant le tournage de « tumultueux » et des bien-pensants pour qui cette liaison particulière et dangereuse entre deux femmes ne devrait pas s'exposer de manière aussi franche. Cette Palme d'or librement inspirée d'une bande dessinée, une première dans l'histoire du Festival de Cannes, semble victime de surchauffe médiatique avant sa sortie simultanée au Québec et en France mercredi prochain.

Et pourtant, au-delà d'une discordie qui risque de laisser des traces, subsiste une œuvre foudroyante: par son esthétisme, sa durée, sa caméra fouineuse et dévorante, et deux jeunes actrices dont la beauté n'éclipse jamais le talent.

Si certains jours Abdellatif Kechiche doit regretter d'avoir flâné à la FNAC alors que son regard s'est posé sur *Le bleu est une couleur chaude*, de Julie Maroh, il se rappelle avoir été rapidement happé par « la construction du récit, la beauté des dessins et surtout par cette belle histoire d'amour », comme il l'évoquait en septembre dernier lors de son passage à Montréal. « La ville que j'ai le plus visitée », précise-t-il avec le sourire.

Le réalisateur de films puissants (*La faute à Voltaire*, *L'esquive*, *La graine et le mulet*) ou aux limites du détestable (*Vénus noire*) était accompagné dans sa tournée de promotion par celles qui ont partagé avec lui cette palme méritée: Adèle Exarchopoulos et Léa Seydoux. L'atmosphère toxique qui régnait alors au sein de ce trio contrastait avec les accolades chaleureuses au moment de recevoir leur prix mérité.

Plaisir et désir

Sur un plateau, Abdellatif Kechiche ne lésine pas sur les moyens (il travaille à deux et même trois caméras), tourne parfois jusqu'à épuisement et fait de son scénario un objet malléable, bonifié par les improvisations et les imprévus. Le tournage de *La vie d'Adèle* devait d'ailleurs se boucler en deux mois et demi: il en a fallu cinq. Tout ça afin de « créer tous les possibles pour faire surgir la



Les comédiennes Léa Seydoux (à gauche) et Adèle Exarchopoulos, l'acteur Jérémie Laheurte et le cinéaste Abdellatif Kechiche étaient de passage à Montréal récemment.

« Je savais que quelque chose allait se passer entre Léa et Adèle: dans le plaisir, la douleur, la rupture, peut-être même la répulsion »

Abdellatif Kechiche, cinéaste

vie », souligne le cinéaste. Avec sincérité, et en référence au sublime *La graine et le mulet*, il affirme que « filmer des scènes de bouffe et des scènes de sexe, c'est la même chose ». L'essentiel, enchaîne-t-il, « c'est de mettre en place un contexte pour susciter le désir et le plaisir ».

Le désir, il l'espère dans le regard des acteurs qui travaillent pour lui. C'est du moins ce qu'affirme Léa Seydoux, celle qui côtoie de grandes pointures (Woody Allen, Ridley Scott, Christophe Honoré, Benoît Jacquot) et qui incarne ici une jeune artiste issue d'un milieu scolaire sur qui la jeune Adèle jette tout son dévouement, au point de s'y perdre. « Ce n'est pas Abdel qui va choisir l'acteur, dit-elle avec l'application de celle qui veut éviter les faux pas. C'est à l'acteur d'avoir envie de se battre pour

faire le film. Je ne devais pas lui prouver que je pouvais jouer le rôle d'Emma, mais lui prouver mon envie de le jouer. »

Courage et insouciance

Il fallait tout de même une bonne dose de courage, et peut-être d'insouciance, pour se lancer dans l'aventure; la sombre réputation du cinéaste le précédait et la dimension sexuelle du film était bien établie. Pour la jeune Adèle Exarchopoulos, encore peu connue (on l'a vue dans *La rafle*, de Rose Bosch), son ambition de devenir actrice fut d'abord associée à son goût du déguisement. Dans certaines scènes, le budget costume est toutefois minimal! « La nudité, ça devrait être un déguisement, mais je n'arrive pas à me séparer du fait que... c'est moi », déclare-t-elle avec candeur. Si je m'ai-

mais un peu plus, peut-être. Mais c'est l'histoire d'une passion, alors le sexe est indissociable. Il fallait montrer ce don de soi, d'être nue et de n'avoir personne autour. »

Pour réussir cette fusion à l'écran, donnant lieu à quelques (longues) scènes sulfureuses, Abdellatif Kechiche explique sa stratégie. « Je savais que quelque chose allait se passer entre Léa et Adèle: dans le plaisir, la douleur, la rupture, peut-être même la répulsion. En prenant une actrice issue d'un milieu fortuné [Léa Seydoux est la fille d'un industriel et la petite-fille de Jérôme Seydoux, le président du studio Pathé] et en la mettant face à Adèle, venant d'un milieu prolétaire, je savais que ça allait aider à raconter cette différence entre les deux personnages. »

La suite des choses risque de passer à l'histoire (celle du marketing...) mais, au-delà du vacarme, *La vie d'Adèle* relève à la fois d'un tour de force et du grand art. « Il y a quelque chose de sacré et de puissant qui ressort de ce film », résume Adèle Exarchopoulos. L'espace d'un instant, elle aussi avait oublié les chicanes...

Collaborateur Le Devoir



Les anxiétés du temps présent

UNE JEUNE FILLE

Écrit et réalisé par Catherine Martin. Avec Ariane Legault, Sébastien Ricard, Marie-Eve Bertrand, Hélène Florent, Jean-Marc Dalpé. Image: Mathieu Laverdière. Montage: Nathalie Lamoureux. Musique: Robert Marcel Lepage. Québec, 2013, 85 minutes.

MARTIN BILODEAU

Avec *Une jeune fille*, son cinquième long métrage de fiction, Catherine Martin (*Mariages*, *Océan*) prolonge une œuvre constante et cohérente qui, avec l'âge, prend de plus en plus valeur de journal intime du territoire québécois.

La terre, le sol, les arbres et les bâtiments hérissés dessus, le paysage qui les surmonte, sont en effet au cœur de son univers peuplé de terriens locaux propulsés dans une quête d'eux-mêmes qui passe par la faillite du matériel et un rapport réinventé avec la nature. Un espace situé entre « l'esprit et les lieux », pour reprendre le titre du documentaire sorti en 2006 dans lequel la cinéaste labourait à la caméra la terre de Charlevoix, sur les traces du photographe Gabor Szilasi.

Trois ans après la parenthèse miraculeuse que constitue dans son parcours *Trois temps après la mort d'Anna*, film d'ombres et de lumière qui respirait le grand air de Kamouraska, Martin revient avec une œuvre reconnaissable, plus proche de *Dans les villes*, c'est-à-dire au souffle rentré et à ondes courtes, un peu étriquée dans son parti pris « silence et contemplation ».

À quelques intrusions près, *Une jeune fille* est un film à deux personnages. Chantal (Ariane Legault, une belle présence discrète), une adolescente en deuil de sa mère (Hélène Florent), a quitté Montréal pour retrouver en Gaspésie une plage que cette dernière lui avait montrée en photo. Réduite

à l'errance par manque d'argent, elle est recueillie par Serge (Sébastien Ricard, tout en retenue), un fermier solitaire et mélomane qui tient sa ferme de l'arrière-pays à bout de bras. Celui-ci lui offre le toit, le couvert et un petit salaire en échange de son aide.

Relation platonique

Catherine Martin documente avec patience la relation (platonique) qui se tisse entre ces deux naufragés, elle dans l'espace, lui dans sa tête. Gens de peu de mots, encore moins de questions, leur complicité naît du respect de chacun pour le silence de l'autre. Mais parce que le scénario minimaliste campe sur ce silence, il revient aux acteurs de laisser deviner l'émotion qui les étreint, à la très belle photographie de Mathieu Laverdière de projeter leur intériorité dans le décor et les paysages, à la musique quasi liturgique de Robert Marcel Lepage de forcer le rapport avec le modèle Dreyer. En résulte une sorte de déficit d'évocation que la cinéaste, par son parti pris de lenteur extrême (on peine à croire que le film se dilate à 24 images/seconde), met en évidence plus qu'elle ne le dissimule.

Cela dit, *Une jeune fille* n'est pas sans qualités, loin s'en faut. Martin, photographe de l'âme, formule ici une réflexion intelligente et sensible sur ce qui nous attache à la terre, sur le regret, sur le deuil aussi — de la mère pour elle, du bétail vendu sous la contrainte pour lui. Son film, austère, ascétique, concentre les anxiétés du temps présent pour les soulager, les libérer, dans une évocation d'un temps et d'un territoire que le cinéma, du moins celui de Catherine Martin, s'efforce courageusement de garder vivants.

Collaborateur Le Devoir

Ariane Legault et Sébastien Ricard se donnent la réplique dans *Une jeune fille*.

La mort de JFK, de l'autre côté du miroir

PARKLAND

Réalisation: Peter Landesman. Scénario: Peter Landesman d'après le livre *Four Days in December* de Vincent Bugliosi. Avec James Badge Dale, Mark Duplass, Zac Efron, Jackie Earle Haley, Colin Hanks, Marcia Gay Harden, Billy Bob Thornton, Paul Giamatti. Image: Barry Ackroyd. Musique: James Newton Howard.

ODILE TREMBLAY

Lancé à Venise puis à Toronto, avec une réception souvent mitigée, *Parkland*, premier long métrage du journaliste et scénariste Peter Landesman, aborde, 50 ans après la tragédie, le déroulement des trois jours entourant l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, à Dallas, le 22 novembre 1963.

Le film refuse la thèse du complot du double meurtre commandité par la CIA — celui de Kennedy et celui de son assassin Lee Harvey Oswald — pour se concentrer sur des figures-clés associées au drame: les médecins, les services secrets, les gardes du corps, etc. Ce parti pris de privilégier la théorie de la non-concertation des assaillants, devenus ici de simples illuminés, en dérange plusieurs. Mais le cinéaste a droit à son point de vue.

Parkland souffre avant tout de sa mise en scène collée à la

chronologie des événements, qui manque sérieusement de dynamisme.

On fait le parallèle avec *Bobby* d'Emilio Estévez, sur l'assassinat de Robert Kennedy cinq ans après son frère. En 2006, ce film, avec plus d'émotion, se penchait aussi sur ceux qui gravitaient autour du drame, notamment le personnel de l'hôtel Ambassador à Los Angeles, où le jeune sénateur fut tué. Peter Landesman n'a guère d'expérience à la réalisation et a

voulu se coller à des faits et des personnages sans chercher à travers eux les lignes dramatiques de profondeur et d'émotion, traitant tout sur le même plan.

On apprend pourtant des choses dans ce film, notamment sur le cinéaste amateur Abraham Zapruder, qui capta la célèbre scène du meurtre du président et ne se releva pas de la dépression nerveuse ayant suivi l'onde de choc. Ou sur l'agent du FBI Jim Hosty (Ron Livingston), bouc émis-

saire d'un drame qu'il ne pouvait éviter. La mauvaise conscience de tout un chacun s'étale en fil de trame. La mort de Kennedy devient le miroir des responsabilités réelles ou présumées de ceux qui ont croisé sa route sanglante durant ces quelques jours là.

L'hôpital Parkland à Dallas est un cadre clé puisque le chirurgien Jim Carrico, joué par Zac Efron, opéra en vain à la fois Kennedy et Oswald, avec moins d'acharnement pour ce dernier toutefois. La présence

de Jacky Kennedy effondrée, dans son fameux tailleur rose ensanglanté, devant la table d'opération, ne prête guère à des prouesses d'interprétation, sauf au moment où elle embrasse le corps froid de son mari. Un éclair passe.

Accepter le pire

Aucun acteur ne brille, hormis dans le camp de la famille d'Oswald (qui aurait pu faire l'objet d'une œuvre en soi). Le personnage tragique de raison et de dignité du frère du meur-

trier, Robert Oswald (James Badge Dale), hante le film, acceptant le pire, prenant ses responsabilités familiales, impuissant, mais pudique, droit et debout devant l'épreuve. La mère, Marguerite Oswald, très bien campée par Jacki Weaver, est délirante de mégalomanie, figure d'un kitsch suprême, symbole d'une autre Amérique aveugle et inconsciente, responsable elle aussi de l'assassinat de Kennedy.

Le Devoir

Gagnant de deux Goya
Meilleur Film d'Animation
Meilleur Scénario d'Adaptation

« La tête en l'air » est l'un des plus beaux films réalisés sur le troisième âge. »
Sandrine Marques, Le Monde

★ ★ ★ ★ ★
aVoir-al.ire.com

★ ★ ★ ★ ★
Mém. Le Figaro

★ ★ ★ ★ ★
Studio Cine Live Téléma

★ ★ ★ ★ ★
20 minutes TéléCinObs

★ ★ ★ ★ ★
La Croix Les Fiches du Cinéma

ANNÉCY

La tête en l'air
Un film de Ignacio Ferreras

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CINÉMA EXCENTRIS DRUMMONDVILLE CINÉMA Beaudin
VERSION ORIGINALE ESPAGNOLE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE:

LA TÊTE EN L'AIR (ARRUGAS)
IGNACIO FERRERAS EN ATTENTE DE VISA

GABRIELLE
LOUISE ARCHAMBAULT G+

JASMINE FRENCH (BLUE JASMINE)
WOODY ALLEN G+

VOLCANO (ELDFJALL)
RUNAR RUNARSSON 13+

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
DU 9 AU 20 OCTOBRE

MONTREAL FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
9-20 OCT. 2013
NOUVEAUCINEMA.CA

UNE JEUNE FILLE
CATHERINE MARTIN - 96 MIN., V.O. FRANÇAISE

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM

soupeoup UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPEOUP À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

CILBERT COULLIER, KS2 et Productions J présentent

Gad Elmaleh

sans tambour...



MONTRÉAL

Théâtre Saint-Denis

10-11-12 OCTOBRE 2013

NOUVEAUX BILLETS DISPONIBLES!

514-790-1111 OU 1-800-848-1594
WWW.THEATRESTDENIS.COM OU WWW.TICKETPRO.CA



Photo : Emanuele Scorpelletti - design : www.creations-homa.com - L.752486